

DENAK ARGIAN

TOUS DANS LA LUMIERE

JOURNAL DES PAROISSES DE NIVELLE - BIDASSOA N°112 PRINTEMPS 2026



**Pardonner ?
Pas si facile...**

LAMERAIN



Saint-Jean-de-Luz - Av. Layatz - RD 810 - 05 59 51 31 30
Hendaye - 49, bd. Général-de-Gaulle - 05 59 48 25 48

renault
le nouveau



www.lamerain.com



RENAULT
La vie, avec passion

LANDABOURE

POMPES FUNÈBRES 2004 EUSKAL EHORZKETAK

TOUTES COMMUNES 24H / 24 • DOMICILE & FUNÉRIUM
www.pflandaboure.fr • 05 59 26 75 75

SANITAIRE • CLIMATISATION
CHAUFFAGE • ÉLECTRICITÉ
RÉGULATION • ÉNERGIES RENOUVELABLES
POMPES À CHALEUR • SOLAIRE



05 59 54 17 56 • 06 26 93 78 02

Frédéric Dupérou • 157, route d'Ahetze • Quartier Ibarron • St-Pée-sur-Nivelle
www.se-duperou.fr • se.duperou.sanit.chauff@orange.fr

BOUCHERIE
DES
FAMILLES

TEL. : 05 59 26 03 69
23, rue Gambetta - 64500 SAINT-JEAN-DE-LUZ
boucheriedesfamilles64@gmail.com



Saint-Pée-sur-Nivelle • Senpere
05 59 54 02 22
hotel-pyrenees@wanadoo.fr

Gestion des milieux naturels et de la faune
Aquaculture • Aquariologie
Horticulture • Apiculture

CAP
Secondes
Bac Pro



BTS
Licence Pro

Lycée Saint Christophe • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
Tél. 05 59 54 10 81 • st-pee-sur-nivelle@cneap.fr
www.lyceesaintchristophe.com

Saint
Vincent
ENSEMBLE SCOLAIRE



Un établissement à taille humaine

De la maternelle à la 3^e
Filière bilingue basque-français

1, rue de la Libération • 64700 Hendaye
05 59 48 89 00
secretariat@stvincent.eus • www.stvincent.eus

Soutenez Denak Argian - Tous dans la lumière !

Adressez vos dons à : Denak Argian
Presbytère - 70 impasse Ahtal - 64200 Arcangues

Le journal des paroisses de Nivelle Bidassoa est disponible 4 fois par an dans les paroisses de Saint-Pierre de l'Océan - Saint-Jean-de-Luz, Saint-Esprit de la Rhune - Saint-Pée-sur-Nivelle, Notre-Dame de la Bidassoa - Hendaye, Saint-Joseph des Falaises - Bidart et Guéthary, Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia - Arcangues.

Retrouvez votre magazine sur les sites web
de nos paroisses et en ligne sur :





Pardonner ? Vaste sujet !

Nous sortons du Carême, soit quarante jours d'intériorité et de méditation personnelle pour progresser dans le mystère de l'amour oblatif de Jésus pour tous les vivants ; nous entrons dans le temps de Pâques, soit cinquante jours pour nous réjouir de la Bonne Nouvelle de la résurrection glorieuse de Jésus d'entre les morts.

Et voici que *Denak Argian - Tous dans la lumière* offre ce thème délicat à notre réflexion. Pas si facile ! Cloué à la croix, nu comme un ver et démuné, en agonie, Jésus prononce cette parole parvenue jusqu'à nous comme un slogan intemporel : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Maintenant, si l'on se demande ce que l'on entend par pardonner, il nous faudra être subtils, complexes, et jongler avec les acceptions culturelles et cultuelles du mot, ainsi qu'avec ce qu'il suppose de l'attitude psychologique et spirituelle de celui qui l'aborde. Pardonner, c'est très personnel...

Ainsi, chez les Inuits d'Alaska, on a inventé un mot à partir du concept du pardon expliqué par les premiers missionnaires chrétiens. C'est un mot très long : *Issumagijoujungnainermik*, qui signifie littéralement « choisir de ne plus y penser dorénavant ». Quand quelqu'un nous a fait du tort et s'est repenti, nous lui pardonnons. En d'autres mots, nous choisissons de ne plus y penser dorénavant. Pardonner est un choix ! Un peu dans la même veine, mais au Japon cette fois, voici *Nankurunaisa*, qui veut dire « avec le temps tout se règle », une fois l'offense digérée, l'honneur apaisé, la haine évanouie. Pardonner prend du temps ! En hébreu, l'expression « couvrir la distance » est synonyme de pardon. Le fait de rejoindre l'autre, là où il en est après une offense, permet en effet de reprendre la relation. Pardonner met en mouvement !

En résumé, ces trois illustrations du pardon en font apparaître une nouvelle, en filigrane : le choix de prendre le temps d'une démarche.

Abbé Lionel Landart

Parmi les expressions essentielles de l'apprentissage d'une vie en société, les parents et éducateurs citent « merci », « s'il te plaît » et « pardon ». Cela vous rappelle des souvenirs ? Ils les appelaient même les mots magiques ! En ce sens, les jeunes magiciens en herbe que nous étions enfants, saisissaient que leur attitude permettait un changement qui pouvait jouer en leur faveur. Là, maintenant, je suis sûr que les souvenirs reviennent ! Et nous apprenions l'art de vivre ensemble...

Dans ce numéro de *Denak Argian - Tous dans la lumière*, les souvenirs et témoignages éclairés de philosophes, poètes, psychologues, penseurs, ethnologues, consacrés, historiens, soignants, exégètes, chanteurs, comme ceux de l'étranger venu habiter parmi nous, cherchent à nous faire entreprendre un voyage. Ce voyage fera passer le lecteur par l'intelligence, les cultures, le corps, le cœur, le culte, l'âme, la foi en Dieu et en l'humanité, avant de le ramener à lui-même. Il découvrira alors qu'il est un univers en soi. Et sur le planisphère de sa vie sont positionnés des pays dont les contours évoluent au gré des marées de ses sentiments, et des volcans de ses émotions ; il leur donnera des noms porteurs de son expérience : amour, joie, lumière, peine, partage, jeûne, vie, amitié, deuil, jubilation, prière, enthousiasme, solitude, pardon ou réconciliation...

Ici, il aura appris une leçon ; là, reçu une récompense ; ailleurs, il aura pleuré ; et plus loin encore, il se souviendra d'avoir donné de lui-même. Il aura rejoint l'humanité en marche vers son accomplissement, plus loin que le don, vers le pardon, pour toujours plus de joie et de lumière.

[Abbé Lionel Landart]



SOMMAIRE

Dossier : n° 112, Pardonner ? Pas si facile...	4 à 26
La Réconciliation entre ados - Pardonner : un chemin intime et salvateur - L'exigence du pardon - Le Pardon dans les religions au Vietnam - Jésus, je voulais te parler ! - Le Pardon, pourvoyeur de paix - Le Pardon, quand la fin devient proche - Le Pardon, une nécessité sociale - Quand l'impossible devient réalité - Sinetsezinezko barkamena - Le Pardon en chansons - Pardonner : ou l'art subtil de ne pas ruiner sa propre vie... par principe - Du poids de l'injonction à la liberté du pardon - Qui donc peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ? - L'offrande, l'épreuve, le péché, la confession, le pardon - Le Sacrement de la Réconciliation : le Pardon comme grâce - Les Quatre Aspects du Pardon : la religion, la philosophie, la psychologie, la sociologie - Pardonner : qu'en dit la philosophie ? - Les vitraux en dalles de verre de Charles Carrère dans l'église Saint-Barthélemy de Bassussarry - Oh, pardon !	
Doyenné	26
Les Saints du calendrier : Avril - Mai - Juin	27

Retrouvez votre magazine sur les sites web de nos paroisses et en ligne sur :



Directeur de la publication : Abbé Lionel Landart • Presbytère • Bourg • 64200 Arcangues

Rédactrice en chef : Marie-Laure Ducos • marielaureducos@orange.fr

ISSN 2116-6366 • Dépôt légal à parution • Abonnement de soutien à partir de 15 €

Mise en page et régie d'impression : altergraf, 21, rue St-Catherine • Bayonne • RCS 753 800 515

© Photographie de couverture : « Le Christ au sourire », chapelle du château de Javier, Navarre-Espagne

L'impression est certifiée Imprim'Vert® • Contact partenariat et régie publicitaire : 06 32 13 82 65



La Réconciliation entre ados

L'adolescence est une période de bouleversements intenses, durant laquelle les émotions se vivent sans filtre et les relations prennent une place centrale. Jalousies, disputes, rancunes rythment souvent cette étape de vie. Dans ce contexte, la réconciliation apparaît comme un apprentissage fondamental. Suivons les échanges d'un groupe d'ados en collège, réuni avec Cédric, animateur social, en vue de mieux se comprendre.

LES CONFLITS ENTRE JEUNES

Pour Léa : « Les disputes entre nous ne sont pas toujours anodines. Elles ne proviennent pas toujours du temps scolaire, de nos projets d'avenir ou des loisirs partagés. Elles surviennent au sujet de nos équipements personnels, de notre mode vestimentaire, de notre milieu familial ou de nos moyens, ou de nos sentiments. »

Pour Louis : « Notre vécu, aux uns et aux autres, est différent et des mots peuvent faire l'objet d'interprétations diverses. On est conscients d'éviter que des moqueries, souvent banales, ne prennent des proportions plus importantes. »

Ce qui est difficile à vivre pour Iban, c'est : « d'avoir, sur certains sujets, des opinions trop divergentes ou d'être incompris. Parfois, il en faut peu pour que notre petite bande se dispute et n'ait pas envie de se revoir. Et puis, on discute sur ce qui est essentiel, sur ce qui tient notre groupe. »

« Il ne faut pas faire de drames de tout et pour

tout », dit Mélanie « en échangeant, on intègre ensemble le besoin de garder une ambiance sereine et joyeuse, de ne pas se braquer sur des malentendus. »

« Même pour nous », dit Cédric, l'animateur, « le maintien de l'ordre durant les activités est parfois difficile, et il faut veiller à ce que l'ambiance générale ne se détériore pas lors de ces temps de vie collective. Dans l'ensemble, ils savent ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire : parler sans hurler, demander sans insulter, réfléchir avant d'agir, comme savoir tenir compte des règles pour vivre ensemble et faire place au respect mutuel. »

APPRENDRE À S'ACCORDER

« En cas de tensions, on s'oblige à les résoudre paisiblement, à aller au fond des choses et à comprendre ce qui les conduit à s'emporter. Certes, il n'y a pas de bonnes réponses à tout, mais cette discipline profite à tous et nous apprend la tolérance », dit Louis ; « on cherche tout de suite à se reparler dès lors qu'une situa-

tion a tendance à s'envenimer. Bien souvent, on regrette d'avoir dépassé notre façon de penser, d'autant que, sur tout ce que nous partageons, il n'y a pas de motif pour de rudes et durables fâcheries. Il peut s'agir davantage de s'excuser amicalement, moins de demander pardon, et vite de retrouver le plaisir de se rencontrer à nouveau. On estime que le pardon est d'une autre nature, qu'il est la forme d'un autre recours selon les situations vécues, qu'il peut redonner une chance au lien et permettre à l'amitié de devenir moins fragile et plus authentique. »

Il ressort que, lors de ces courtes réunions, ces jeunes ne manquent pas de réserves d'énergie, d'inventivité, de solidarité, et même de lucidité, conscients que leur futur dépendra aussi de leur volonté. Malgré ce qui peut agacer en eux, on peut leur faire confiance.

[De Cédric - Extraits de débats ados (10/2025)

Propos recueillis par **G. Ponticq**]

Pardonnez : un chemin intime et salvateur

Le vivre-ensemble produit par nature des maladresses, des désaccords, des « fâcheries », voire plus grave... Une blessure tellement violente et profonde qu'elle produit un traumatisme durable.

Quelle soit d'ordre physique, moral ou psychique, la blessure peut devenir existentielle. Après la douleur, la souffrance traumatique envahit tout. Le jour, la nuit, elle est là, invisible, impitoyable, remplissant tout l'espace, tout le temps, détruisant tout présent et tout devenir.

Elle nous surprend à ressentir la puissance phénoménale de notre désarroi, de notre colère... Comment échapper au poison de la vengeance, à la violence de la haine, qui n'attendent que ça pour se faufiler dans nos veines, dans chacune de nos cellules ? Comment protéger nos pensées, nos émo-

tions ? Comment retrouver le chemin de la paix ?

Dans certains cas, lorsqu'un coupable est identifié, on peut faire appel à la justice. La victime peut être reconnue, indemnisée ; et, quelque part, ça va déjà mieux...

Mais cela ne fait pas tout. Pardonnez ce n'est pas cautionner ; pardonnez ce n'est pas oublier ce qui s'est passé ; pardonnez ce n'est pas une faiblesse, ce n'est pas excuser ni justifier, ce n'est pas une obligation morale... Le pardon est un chemin. Un chemin alchimique profond, libérateur. Mais comment transformer le plomb de nos pires épreuves en trésor de paix ?

Certes, le pardon n'est pas une formule magique, ce n'est pas un effaceur d'encre sur les pages de notre histoire intime ; mais la promesse d'élaborer l'antidote du poison traumatique. Par le pardon, les aliénations intérieures sont déliées, les boucles de pensées sont lavées. Avec douceur, patience, progressivement, le poison est remplacé par le soulagement, par la légèreté, par la paix. Enfin, on peut revivre au présent. La capacité à aimer est redonnée. Car oui, le pardon libère de la charge émotionnelle, mais le bout du chemin n'est pas encore là ! Car le pardon doit être complet...

Le pardon à soi-même est la dernière clé de la porte vers la libération. Car les victimes sont souvent seules, isolées dans le silence de leur honte, murées dans leur culpabilité ! Pourquoi ai-je fait confiance ? Pourquoi n'ai-je pas vu ? Comment n'ai-je pas compris les signes ? Comment ? Comment ?... Cette colère retournée contre soi est terrible, envahissante, paralysante, étouffante.

Alors on poursuit le chemin, sans déni, simplement pour comprendre le mécanisme de l'erreur sans s'identifier à elle. Avec bienveillance, accepter sa propre erreur, sans lui donner plus de place. Et se pardonner ! Pour enfin tourner son visage vers la lumière, pour retrouver la capacité à s'aimer ! Pour vivre, enfin, en paix.

[Céline Davadan]

*« L'erreur est humaine,
le pardon divin. »*

(Alexandre Pope, 1688-1744)



L'exigence du pardon

Nous sommes en 1996, au cœur des années de plomb où l'Algérie est plongée dans la folie des attentats, qui assassinent des milliers d'Algériens ainsi que nombre de religieux et religieuses chrétiens vivant sur cette terre à laquelle ils ont donné leur vie. Pierre Lafitte, Luzien, ancien joueur de l'Arin, ordonné prêtre en Algérie – pays qu'il a découvert en 1963 et où il est resté 42 ans jusqu'à son décès en 2010 – a vécu intensément, et au péril de sa vie, cet enchaînement de crimes frappant ses amis et ses frères et sœurs en religion, parmi lesquels les moines de Tibhirine.

Quelques jours après le décès des moines est publié le *Testament** écrit par Christian de Chergé, prier du couvent. Dans ce texte saisissant, de portée universelle, Christian parle de « pardonner de tout cœur à celui qui m'aurait atteint » et qu'il nomme « l'ami de dernière minute, qui n'aurait pas su ce que tu faisais ».

Comment accepter, comprendre le pardon de Christian de Chergé face à l'acte le plus impardonnable qu'est le crime, l'assassinat ? Interrogé sur cette question, Pierre Lafitte nous livre sa lecture de ce pardon offert : « Sept moines de rien du tout, dans un endroit de rien du tout, et qui est en même temps tout. Et ce texte, né de cette vie de rien du tout, et qui est en même temps tout, de portée universelle. Des jeunes à qui j'ai fait lire ce texte l'ont trouvé irréel, surtout en ce qui concerne le pardon offert. C'est vrai que c'est une difficulté considérable.



Christian de Chergé, moine de Tibhirine.

Pardoner, c'est toute une démarche difficile, et d'abord une démarche d'intelligence. Trop vite on dit : « *le pardon, c'est le cœur... bon... on efface... ça fait rien... on va recommencer.* »

Non ! S'il y a quelque chose à pardonner, il y a donc un acte qui est là, entre deux personnes, un acte assez important pour avoir « brisé le lien » entre elles. Ici c'est le crime.

On ne peut pas pardonner le crime et ce qui y a conduit. Le comment, le pourquoi sont essentiels. Il faut « démonter » l'idée qui est derrière cet acte, ou l'intérêt qu'il sert. Il n'y a pas de compromission possible. C'est là que nous sommes lâches, de la lâcheté de l'intelligence. On dit : « *Ça ne fait rien ! Ce ne sont que des idées ! Ils ne savent pas, etc.* » Une espèce de condescendance idiote... qui participe au crime.

Quand Christian pardonne à « l'ami de la dernière minute », il pardonne l'ami, mais pas le crime. Il le dit ; « *je ne saurais le souhaiter* ». Il se révolte contre sa mort. Le Christ s'est aussi révolté contre sa mort.

On ne peut pas englober le criminel et son acte : il est bien autre chose.

Ne voir la personne que dans son crime, c'est comme si l'on nous réduisait à l'un de nos actes. On est bien plus que cela, et la possibilité de reconstruire ce lien doit être préservée : c'est la réconciliation, mais à condition

que le crime ait été dénoncé, non seulement pour l'acte lui-même, mais pour tout ce qui y a conduit, afin de repartir sur de bonnes bases. Le pardon sans cette reconnaissance est une lâcheté ; c'est encore de la condescendance. Il faut respecter le criminel, mais cela implique qu'il voit son crime ; il faut démonter la perversité de l'idéologie. Là, nous ne sommes pas assez lucides. Christian l'était.

Relisons le texte, regardons-le sous cet angle : aucune compromission avec le crime, ni avec le mensonge. C'est fondamental. Nous y avons tous été confrontés par la violence des deux bords. La compromission, le mensonge existent partout.

Il s'agit d'être éveillé, de vivre « éveillé », par respect pour l'adversaire et en gardant dans le regard cette lueur d'espérance dans l'autre... et surtout sans le réduire à ce qui apparaît en premier. Être en recherche, là aussi. »

[Jacques Ospital]

*Le Testament spirituel du père Christian de Chergé : « *Quand un A-dieu s'envisage...* » www.mcc.asso.fr/wp-content/uploads/2011/03/Texte-testament-de-Christian-de-Cherge.pdf

Le Pardon dans les religions au Vietnam

Au Vietnam, le pardon est une valeur profondément enracinée dans la vie religieuse et morale, mais il ne s'exprime pas toujours de manière directe ou verbale. Selon les traditions religieuses, le pardon est vécu comme un chemin intérieur, une réconciliation ou un retour à l'harmonie plutôt que comme une simple déclaration. Cette vision reflète la richesse spirituelle du pays, influencée par le bouddhisme, le confucianisme, le taoïsme, le christianisme et les religions locales.



Dans le bouddhisme, très présent dans la culture vietnamienne, le pardon n'est pas conçu comme un acte juridique ou moral envers autrui, mais comme une libération intérieure. La loi du karma enseigne que chacun est responsable de ses actes et de leurs conséquences.

Pardoner signifie donc abandonner la colère et la rancune afin de ne pas accumuler de souffrance supplémentaire. La pratique du *sám hối* (repentance) permet de reconnaître ses fautes, de purifier son esprit et d'avancer sur le chemin de la compassion (*từ bi*). Le pardon est vécu avant tout comme un moyen de retrouver la paix intérieure.

Le confucianisme, pilier moral traditionnel du Vietnam, aborde le pardon sous l'angle des relations humaines. L'objectif principal est de maintenir l'harmonie familiale et sociale, valeur essentielle dans la société vietnamienne.

Pardoner, dans ce contexte, signifie préserver le respect mutuel, éviter les conflits durables et réparer les relations brisées. Le pardon s'exprime souvent par des gestes, des attitudes de respect ou des changements de comportement plutôt que par des paroles explicites.

Le taoïsme met l'accent sur l'équilibre naturel et le non-agir. Dans cette tradition, le pardon consiste à ne pas s'opposer, à laisser les tensions se dissoudre d'elles-mêmes en suivant le cours naturel de la vie.

Plutôt que de confronter ou de juger, l'on cherche à retrouver l'harmonie avec le *Đạo* (la Voie, le Chemin). Le pardon est discret, silencieux, presque invisible, mais profondément ancré dans l'attitude intérieure.

Chez les chrétiens vietnamiens, en particulier les catholiques, le pardon occupe une place centrale. Il est à la fois don de Dieu et devoir du croyant. À travers le sacrement de la réconciliation, le fidèle reçoit le pardon divin et est appelé à pardonner à son tour aux autres.

Le pardon est exprimé clairement par les mots (*tha thú, xin lỗi*), mais aussi par des actes concrets de réconciliation. Pardoner, même dans la souffrance, est considéré comme une imitation du Christ et un témoignage de foi.

Dans l'Église catholique au Vietnam, la confession – ou sacrement de la réconciliation – occupe une place essentielle dans la vie spirituelle des fidèles. Elle est organisée avec soin afin de favoriser le recueillement, la discrétion et une véritable rencontre avec la miséricorde de Dieu. Cette organisation

reflète à la fois la tradition catholique universelle et les valeurs culturelles vietnamiennes, telles que le respect, la discipline et l'harmonie communautaire.

Au Vietnam, la confession est généralement organisée à des moments précis de l'année liturgique. Les paroisses accordent une attention particulière aux périodes fortes comme le Carême, l'Avent, Noël et Pâques. À ces occasions, des semaines, des week-ends, des journées ou des soirées entières sont consacrés à la retraite avec le temps de confession, afin de permettre à un grand nombre de fidèles de s'y préparer spirituellement.

Avant la confession, les fidèles sont invités à se préparer intérieurement. Cette préparation comprend généralement un examen de conscience, souvent guidé par des textes ou des prières proposés par la paroisse. Dans certaines communautés, une célébration pénitentielle collective est organisée avant les confessions individuelles, afin d'aider chacun à réfléchir sur sa vie et à reconnaître ses fautes. La prière et le repentir sincère sont considérés comme essentiels pour vivre pleinement le sacrement.

La manière d'organiser la confession au Vietnam est fortement influencée par la culture locale. Le respect des autres, la discrétion et l'humilité sont très valorisés.

Dès le catéchisme, les enfants et les jeunes sont formés à comprendre l'importance de la confession. Les paroisses proposent des supports pédagogiques, des prières et des explications adaptés à chaque âge.

Des religions comme le Cao Đài ou le Hòa Hảo combinent plusieurs influences spirituelles. Le pardon y est vécu comme un moyen de purification morale et d'élévation spirituelle. Se repentir, pardonner et agir justement permettent d'améliorer sa vie présente et future.

Dans l'ensemble des religions au Vietnam, le pardon est moins centré sur les mots que sur l'attitude. Il s'agit de rétablir l'équilibre, de préserver la paix intérieure et communautaire, et de vivre en accord avec les valeurs morales et spirituelles. Au Vietnam, vivre le pardon dans les religions signifie avant tout chercher l'harmonie : avec soi-même, avec les autres et avec le monde spirituel. Qu'il soit vécu comme compassion, réconciliation, lâcher-prise ou miséricorde divine, le pardon est un chemin de sagesse et de paix, profondément enraciné dans la culture et la spiritualité vietnamiennes. [Abbé Jean-Baptiste **Bùi Văn Ngoãn Uy**, prêtre coopérateur de la paroisse Saint-Esprit-de-la-Rhune]



Jésus, je voulais te parler !

En se fondant sur le côté spectaculaire d'une scène de l'Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc 2, 1-12 (ci-contre), suit un dialogue imaginaire entre un jeune homme présent dans la maison et Jésus, dialogue qui se passe alors que tous avouent leur étonnement...

Quelques jours plus tard, Jésus revint à Capharnaüm, et l'on apprit qu'il était à la maison. Tant de monde s'y rassembla qu'il n'y avait plus de place, pas même devant la porte, et il leur annonçait la Parole. Arrivent des gens qui lui amènent un paralytique, porté par quatre hommes. Comme ils ne peuvent l'approcher à cause de la foule, ils découvrent le toit au-dessus de lui, ils font une ouverture et descendent le brancard sur lequel était couché le paralytique.

Voyant leur foi, Jésus dit au paralytique : « *Mon enfant, tes péchés sont pardonnés.* » Or, il y avait quelques scribes, assis là, qui raisonnaient en eux-mêmes : « *Pourquoi celui-là parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui donc peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ?* » Percevant aussitôt dans son esprit les raisonnements qu'ils se faisaient, Jésus leur dit : « *Pourquoi tenez-vous de tels raisonnements ? Qu'est-ce qui est le plus facile ? Dire à ce paralytique : "Tes péchés sont pardonnés", ou bien lui dire : "Lève-toi, prends ton brancard et marche" ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre...* » Jésus s'adressa au paralytique : « *Je te le dis, lève-toi, prends ton brancard, et rentre dans ta maison.* » Il se leva, prit aussitôt son brancard, et sortit devant tout le monde. Tous étaient frappés de stupeur et rendaient gloire à Dieu, en disant : « *Nous n'avons jamais rien vu de pareil.* »

Bible de l'Abbaye de St-Bertin, France
(St-Omer) vers 1190-1200.
Bibliothèque de La Haye.

DIALOGUE IMAGINAIRE

« - Jésus, je voulais te parler !
 - Oui, de quoi ?
 - Qu'as-tu voulu démontrer devant cette foule ?
 - La compassion de mon Père envers celui qui se laisse porter par son humanité.
 - Sois plus clair, Maître.
 - Tu as vu que les porteurs étaient au nombre de quatre ? Et qu'ils ont défait le toit pour faire descendre le paralysé devant moi ?
 - Oui, tout le monde l'a vu.
 - Eh bien, les quatre porteurs représentent les quatre dimensions de l'humain : physique, psychique, intellectuelle, spirituelle. Et le toit, dans l'Écriture, symbolise ce qui nous rapproche de Dieu, ce qui est le plus intime en nous, notre part de divinité : notre possibilité de faire le bien. C'est en franchissant le bien qu'il est arrivé devant moi, qui suis la Vérité. C'est son chemin personnel : du bien à la Vérité. Celui qui fait le bien n'a pas besoin de perdre son temps en considérations superflues, comme aiment le faire nos chers scribes, dès lors qu'ils n'ont plus le contrôle sur les événements et n'en tirent pas un quelconque avantage.
 - Mais, si cet homme fait le bien, pourquoi a-t-il besoin d'être pardonné ?
 - Parce que ce pardon est fondamental à l'équilibre physique de sa personne. Même s'il fait le bien, il demeure pécheur, comme chaque homme. Et son péché, comme toute rupture de lien, marque sa chair. La somatisation peut le conduire à la paralysie, à l'incapacité d'être totalement libre d'agir. Quelque chose le retient ; c'est pour cela que la libération de sa conscience par le pardon permet à sa personne de recouvrer la paix intérieure, la filiation divine, l'usage des membres et la liberté d'aller à sa guise, comme un enfant de Dieu. Quand ce qui perturbe sa dimension psychique est effacé, alors son corps va mieux.
 - Mais Dieu seul peut pardonner. Les scribes n'ont-ils pas vu juste ?
 - Dieu pardonne, oui. Mais tout homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, avec la capacité de pardonner lui aussi, de délier celui qui est empêché d'être libre. Ce paralytique est sensible à ce que l'on dit de lui dans ce village de Capharnaüm, dont le nom veut dire consolation, compassion. Il le sait, et le jugement des scribes impacte son image, son ressenti, ses émotions, son psychisme. Il devient comme fixé par le jugement du regard des autres. Et cela ne l'aide pas. Tu le sais comme moi : les scribes ré-

pètent les leçons qu'ils ont apprises dans les synagogues, certes, et ils sont de bons enseignants, mais ils se contentent d'asséner aux esprits les principes de la loi, sans assainir leur intelligence dans la perspective de la foi. Ils disent que l'homme doit obéir à la loi, mais eux ne vont pas à la rencontre de l'homme pour le connaître et trouver la trace de Dieu en lui. Ils raisonnent par répétitions ou, plus justement, ils résonnent par répétition. Pas de consolation ni de compassion ici !

- Donc pour toi, les quatre porteurs, à l'inverse des scribes, ont pris le chemin de la compassion vers ce paralytique et ont compris que tu pouvais quelque chose pour lui ?
 - Eux-mêmes ont pu quelque chose pour lui, parce que leur foi les a conduits à associer leurs intelligences pour agir avec astuce, afin que cet homme dans une démarche spirituelle guidée par le sens du bien puisse faire face à la Vérité. La Vérité est au milieu des hommes pour les sauver, non pour les juger. Elle se trouve dans l'ouverture de l'être à l'autre, à celui qui vient recevoir le bien que chacun peut donner et partager. C'est facile : il suffit de se laisser rejoindre et d'entrer en communion avec l'amour, dont l'une des plus belles expressions est justement le pardon. Pardonne, et tu libères. Pardonne, et tu remets debout. Pardonne, et tu feras vivre un mieux-être. Pardonne car tu aimes !
 - Mais... le péché ne pèse pas lourd, alors ?
 - Le poids du brancard ! Mais notre homme n'en aura plus besoin, maintenant que tout son être est réconcilié et va de l'avant.
 - Une dernière question, Maître : pourquoi l'as-tu envoyé dans sa maison, alors que tous, autour de toi, se réjouissaient de ce qu'ils avaient vu ? Il aurait pu rester faire la fête avec nous...
 - La maison, c'est en réalité l'homme lui-même : son corps guéri, son intériorité pacifiée, le refuge où il peut se réjouir de sa guérison. C'est le lieu où il doit être pour trouver la vie, la paix et la bénédiction, le lieu de la rencontre de Dieu qui l'attend dans son âme ; car mon Père et moi, nous vivons en vous tous et nous vous aimons ! Merci pour tes questions, mon ami !
 - Merci, Jésus ! »

[Abbé Lionel Landart]

Le Pardon, pourvoyeur de paix

Le pardon est une disposition de l'esprit, certainement la plus humaine qui existe, car elle est pourvoyeuse de paix. Il répond à une offense de degré variable ; il n'est pas un automatisme mental et suppose une réflexion sur l'importance de l'offense, la personnalité de l'offenseur et le lien entre soi et lui. Ainsi, plus le lien est affectif, plus l'offense est gravement ressentie. Par exemple, une infidélité dans un couple ou bien l'ami qui ne tient pas sa parole donnée.

Le pardon suppose une réflexion sur soi : pourquoi la personne m'a-t-elle offensée ? De quoi se venge-t-elle et pourquoi ? Ai-je fait quelque chose, dont je ne me suis pas rendu compte, qui ait pu engendrer sa vengeance ? Est-ce que je représente quelque chose que la personne déteste au point de me faire du mal ? Ai-je eu des paroles malencontreuses ? Suis-je sans valeur à ses yeux ? Le pardon, on le voit, est proportionnel à l'intention, à la personnalité de l'offenseur, à la manière dont je le perçois.

Par le pardon, je le gracie afin de retirer l'idée de vengeance à l'intérieur de moi et de lui éviter la rétorsion relative à son offense.

L'on voit bien qu'il s'agit d'un problème de conscience individuelle, sans passer par une cour de justice extérieure. Le pardon n'est pas un déni de l'offense, qui a bien existé, ni d'une indifférence, mais bien une volonté de mettre en place une thérapeutique pour la paix de l'âme.

Le pardon n'a pas sa place dans les agressions de masse, comme les attentats terroristes. Mais ceux qui s'en sortent le mieux sont ceux qui refusent la haine vis-à-vis des agresseurs : « *Vous n'aurez pas ma haine* », car la haine est corrosive, tenace, provoquant un ressassement pouvant se retourner contre soi. Enfin, le pardon est une valeur chrétienne essentielle, qui recherche la paix partout où elle peut régner et qui se réfère à l'immense compassion universelle qui nous a été transmise par un Dieu miséricordieux, qui donne la possibilité au pécheur de se repentir.

La grande force du catholicisme est de reconnaître que nous sommes tous pécheurs ; dans le *Notre Père*, nous implorons : « *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés* ». Il s'agit bien de porter le pardon dans l'instance divine en priant. Pour le chrétien, le pardon a donc une connotation divine pour l'offensé comme pour l'offenseur.

Ce travail de pardon ne se fait pas sur-le-champ, mais petit à petit, par paliers et réflexion dans le temps.

[Guy de Beauchamp
 Saint-Pée-sur-Nivelle]

Le Pardon, quand la fin devient proche

« Lorsqu'arrivent les derniers moments de la vie, lorsque l'on ne peut plus rien "faire" mais seulement "être", le Pardon est le meilleur moyen de partir en paix. Là, dans ce dernier moment de vie si précieux, justement, il reste "à faire" l'essentiel. »

(Danielle Vermelen, anthropologue)

Il ne nous est pas possible de savoir si nous « aurons du temps » pour nous préparer au moment de notre mort. Celle-ci peut être soudaine, ou brutale.

Dans le cas d'une phase terminale de maladie ou d'extrême vieillesse, la personne confrontée à la réalité d'une mort prochaine vit un bouleversement émotionnel, des tensions, des contradictions, un questionnement existentiel – même si chacun de nous appréhende la mort d'une façon différente.

Tugdual Derville écrit : « *La personne en fin de vie est amenée à se laisser dépasser. À tout laisser derrière elle, pour naître à un nouvel Ailleurs.* » Il lui faut alors quitter les personnes qu'elle aime, et pouvoir leur dire « au revoir », « je t'aime », « merci ». Mais aussi pouvoir dire « pardon » ou « je te pardonne ». Selon Danielle Vermelen, il ne s'agit pas de pardonner pour chercher un salut, dans une autre vie. Il s'agit de parler en vérité, de se désencombrer, de s'alléger, de poser un ultime acte de liberté intérieure, dans une forme d'extrême lucidité.

Parfois, la personne en fin de vie a besoin de confier à quelqu'un son désir de faire la paix, son besoin de réparation. Dans certaines situations, un tiers peut favoriser l'espace et le temps pour une prise de conscience amenant à une réconciliation. Il existe de beaux témoi-

gnages en ce sens. Comme celui de cet infirmier auquel un fils s'est confié, alors qu'après des années de séparation, il revenait au chevet de son père. Le soignant l'avait alors encouragé à répéter au malade agonisant les mots de gratitude qu'il avait exprimés ; le fils avait alors pu voir sur le visage de son père l'émotion suscitée par ses paroles.

Tout homme ou toute femme, à l'extrême moment de sa vie, peut souhaiter « demander pardon », renouvelant ainsi sa relation à l'autre. Il s'agit, pour lui ou pour elle, d'une forme de libération, tout autant que pour la personne à qui il ou elle offre cette réconciliation.

Chez les bouddhistes, il s'agit de se nettoyer de tout afin d'être soulagé et de parvenir à un point où l'on se sent à la fois « purifié et nu ». Un maître du bouddhisme zen a partagé sa rencontre avec une femme hospitalisée dans un service de soins palliatifs. Celle-ci l'interpellait au sujet du moment précis de la mort. Le maître lui expliqua alors que ce qui nourrissait sa « peur de l'inconnu » et ce qui l'inquiétait était son intransquillité face à ce qui la faisait souffrir, tout ce qui « encombrait » encore sa conscience. Et, il lui dit : « *Pendant le temps qu'il vous reste, dites ce qui vous a blessée durant votre vie. Dites aussi contre qui vous avez des ressentiments. Dites ce que vous ne voulez pas emporter avec vous !* »

À la fin de leur conversation, le maître zen lui demanda de verbaliser son repentir et aussi son pardon. Surprise, la dame commença par dire : « *Bon, je leur pardonne, à tous !* ». Puis, se reprenant, elle répéta sérieusement, en pesant chacun de ses mots : « *Je leur pardonne.* » Son visage se détendit.

Alors, il lui demanda : « *Maintenant, pardonnez-vous à vous-même !* » l'amenant ainsi à verbaliser pour elle-même qu'elle partirait « *sans ses fardeaux* », à se libérer en libérant sa conscience.

Quelques jours après, lors d'une nouvelle visite dans le service, il apprit que cette personne était décédée. Sereinement.

Pour nous, chrétiens, Pâques est ce « passage » de la mort à la vie : Jésus nous libère du péché et nous ouvre à une vie nouvelle !

Alors qu'Il agonisait sur la croix, le Christ, Fils de Dieu qui a revêtu notre humanité, a dit « au revoir » aux siens, les confiant les uns aux autres : « *Voici ton fils. Voici ta mère.* » (Jean 19, 26-27).

Ses paroles – « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font !* » – nous accompagnent pour nous libérer des actes (les nôtres et ceux des autres) qui engendrent souffrance, peur et haine...

[Isabelle Igos]



Dans toute société humaine, le lien se construit autant par l'accord que par la rupture.

Dès lors que les individus interagissent, le pardon apparaît, face aux tensions, comme un mécanisme fondamental pour faire évoluer les relations sociales. Alain P., gérant d'une entreprise locale, exprime, au travers de la vie de groupes de travail, ce qui conduit à la recherche implicite d'une action collective féconde et apaisée.

EN QUOI LE PARDON EST UNE NÉCESSITÉ SOCIALE ?

Au-delà d'un cadre professionnel bien compris, admis et mis en œuvre, des tensions entre intervenants peuvent survenir à propos des conditions d'exécution des tâches, du contexte du moment, de sa répétition, ou à partir des fonctions des uns et des autres dans l'organigramme des tâches. Ces situations sont de nature à dégager une énergie négative, préjudiciable au maintien d'un concours efficace et uni à la réalisation d'un programme de travail.

Des conflits peuvent survenir, et blessures comme incompréhensions sont inévitables. Cela demande à veiller à comment et en quoi la valeur des uns se mêle à la valeur des autres. Le pardon en milieu professionnel est possible, et même souhaitable, en tant que démarche de prévention.

LA CARACTÉRISTIQUE DE CETTE DÉMARCHÉ

La qualité de vie au travail est à valoriser, particulièrement les conditions de travail. Elle expose au jour le jour à de petites épreuves, à des tracas dès que l'on travaille avec autrui. Dès que l'on dirige une équipe, il arrive que les comportements et les paroles ne soient pas toujours exemplaires et il faut reconnaître aussi que la bienveillance nécessaire ne guide pas toujours l'essentiel des pratiques.

Il s'ensuit que contribuer au retour au calme, c'est essayer de mettre ce qui fâche de côté, de ne pas en tenir compte plus que de raison, de prendre aussi un temps d'introspection, car il

Le Pardon, une nécessité sociale



est utile de réfléchir au ressenti qui surgit au détour d'un éclat de voix. C'est ainsi prendre sa part du problème, assumer ses actes en responsabilité, corriger ce qui doit l'être. C'est, à mon avis, la voie qui permet de désamorcer toute escalade et d'entrer en dialogue. Il s'agit d'une mise en exigence de la dimension du pardon.

UNE RELATION DE TRAVAIL VIVANTE

Chacun sait combien le travail compte dans son identité professionnelle et personnelle. On ne choisit pas ses collègues, ni les personnes avec lesquelles on est amené à travailler. Chacun ne se frotte-t-il pas aux autres, et ainsi faisant, à ses propres limites ? On se dote comme d'une souplesse relationnelle, plus ou moins malléable au gré des enjeux du travail collectif. On se raffine, pourrait-on dire, au contact des autres ; et, si besoin, on apprend à s'adapter avec des compromis plus ou moins nombreux. Cette découverte raisonnée de la relation aux autres est, tout au moins en partie, basée sur l'effacement des ressentis négatifs. En fait, chaque personne apprend dans sa vie à pardonner, à ne pas se crispier sur les épreuves et les offenses subies, à relativiser et à se réconcilier.

IL FAUT ALLER DE L'AVANT

Pardoner n'est pas un terme qui a sa place en entreprise, trop moralisant sûrement. Et pourtant, la vie professionnelle est aussi tissée de maladresses, de désaccords et de fautes en tous genres. Selon le cas, on ne peut camper sur un ressenti étouffé ou une autorité. Il faut aborder ces positions avec la bonne volonté d'en sortir. Oser le pardon c'est rebondir, en faire un levier du vivre ensemble ; c'est un acte de résilience nécessaire à la qualité de vie personnelle et collective. Lorsque tout se crispe, place alors à la décision de gestion des conflits activée par l'entreprise, avec le management et l'individu. De ce qui n'a pas fonctionné, on tire des enseignements et une matière à progrès. Dire ses erreurs, c'est renforcer la confiance et servir le bien commun. C'est une sorte de remise à zéro nécessaire pour repartir sur des bases saines : un processus qui favorise la cohésion d'équipe, consolide une culture d'entreprise plus responsable et plus humaine.

VERS UN APPRENTISSAGE SOCIAL

Le pardon s'apprend, il se transmet par l'exemple. Une société qui valorise la parole et l'écoute donne une chance au lien. Le pardon n'est ni faiblesse ni oubli ; il est un acte profondément humain, structurant tant pour l'individu que pour le collectif.

[Propos recueillis par G. Ponticq]

C'est l'histoire d'une gamine orpheline de mère avant ses quatre ans. Baignée dans la musique dès son jeune âge auprès de son grand-père musicien et professeur de musique au conservatoire de Paris, elle donne son premier concert à douze ans ; et cette pianiste virtuose est promise à un avenir radieux dans l'art.

En 1939, la tragédie de la guerre lui réservera une tout autre mélodie.

Réfugiée dans une demeure familiale dans un village du Poitou, la maison sera occupée par des officiers nazis. À dix-huit ans, elle ne peut subir les événements dans l'inaction et crée un réseau dans la Résistance, réseau qui grossira au fil des mois. Dans un endroit isolé et non visible de la maison, elle fera traverser la rivière d'une rive à l'autre vers la Zone libre, à de nombreux juifs évadés d'Allemagne, la peur au ventre. Elle possède une petite bicyclette qui lui facilite ses va-et-vient dans le pays.

Sa grand-mère et elle-même parlant l'allemand, le soir, certains jeunes nazis - tous n'étaient pas des « durs » - toquaient à la porte pour converser dans cette langue. Heureusement, les groupes changeaient toutes les cinq semaines et, même si l'un d'entre eux avait un doute quant à son activité, il ne le communiquait pas à l'autre bataillon.

Un soir de 1941, l'un des officiers de la Gestapo l'a réquisitionnée pour jouer du piano devant eux lors d'une soirée. Elle comprit qu'elle ne pouvait pas se permettre l'audace d'un refus, au risque de mettre le réseau en danger. Elle a donné son concert et a même osé le monnayer par un mensonge, pour la libération de quelques jeunes qui avaient été arrêtés, en affirmant qu'ils n'appartenaient pas à la Résistance.

Mais cette page-là se tourne pour elle quand, en 1943, lors d'un passage à Paris, elle est arrêtée lors d'une rafle avec dix-sept autres compagnons. Et en relisant sa fiche, les SS découvrent ses activités. Elle échappe à la peine de mort, mais ce sont six mois d'« enfer » qui l'attendent. Elle aura droit aux soins d'un médecin qui connaît bien les endroits stratégiques pour atteindre les centres nerveux et

Quand l'impossible devient réalité

toucher la moelle épinière. Elle deviendra le véritable cobaye de ce jeune médecin, Léo, avec qui elle essaie même d'entrer en contact, au point de lui demander des nouvelles de sa maman ; mais les séances de torture journalières s'égrènent avant d'être jetée à la cave de la prison, où elle retrouve ses amis tordus de douleur et terrorisés. Cependant, la Résistante a une foi inébranlable et, pour mettre un peu d'humanité autour d'elle, sachant que tous se dirigeaient vers la mort, elle leur parle de sa foi en l'amour de Dieu et de sa future rencontre avec Lui. Et même si certains ne croyaient pas en ce Dieu qui ne leur venait pas en aide, elle continuait à leur en parler. Un jour, elle s'aperçut qu'un gardien l'écoutait en les surveillant, mais elle n'y prêta pas attention.

Par chance, libérée par des résistants de la Croix-Rouge suisse, elle se retrouve devant les deux drames de sa vie : il n'est plus question de mariage, car elle était fiancée, et devait faire une croix sur sa carrière de pianiste. Une souffrance physique constante, au point que certains jours entiers elle ne peut quitter son lit ; elle songe même au suicide, mais elle rejette cette idée très rapidement et décide deux choses : prier chaque jour pour ceux qui endurent ces tortures et prier pour son bourreau ; puis prendre des cours de philosophie et donner des cours lorsque son corps le lui permettrait.

Mais comment même songer au pardon, envisager un jour de pardonner à celui qui lui avait ôté sa passion ? Cela relève de l'impossible, sauf que l'idée du pardon devient une obsession !

Quarante ans plus tard, un jour, le téléphone sonne et, au bout du fil, elle reconnaît la voix de Léo, qui demande à la rencontrer : « *Je voudrais vous voir, je suis à Paris* », lui dit-il. Elle tremble de tous ses membres, elle est bouleversée... Elle accepte. Un homme tout recroquevillé sur lui-même est en face d'elle et lui dit : « *Je me souviens de cette jeune fille qui parlait de Dieu à ses camarades ; je suis malade et je veux mourir en paix* ».



Alors s'engage entre eux une conversation et, d'emblée, elle le met au pied du mur : « *Comment êtes-vous devenu ce criminel de guerre ?* » lui demande-t-elle. Il ne l'admet pas immédiatement, mais elle lui énumère tout ce qu'elle a subi de cruauté, tout ce qu'il a fait endurer à d'autres dans cette prison et dans sa vie par la suite.

À la fin de deux longues heures, il lui demande pardon en utilisant le mot le plus fort, car la langue allemande en possède deux. Elle s'est soulevée pour l'embrasser et il est sorti de la chambre. Par la suite, elle a appris par sa femme, qui l'avait accompagné, qu'il a marché droit et le corps redressé, et qu'arrivé à la maison, il a convoqué toute sa famille et leur a avoué qu'il avait fait partie des médecins bourreaux pendant la guerre ; puis il a fait la même déclaration devant les domestiques de la maison.

** C'est le résumé d'un témoignage écouté à la radio. Cette gamine, cette « belle personne », s'appelle Maïti Girtanner. « Dieu est une musique silencieuse » dit sainte Hildegarde. Et j'ajouterais : qu'il est beau, ce pardon, œuvre de toute une vie accompagnée par la musique silencieuse de Dieu.*

[Graxi Solorzano]



Sinetsezinezko barkamena

Lau urte ez zituelarik ama galdua, aitatzik, pianista eta Pariseko kontserbatorioko erakasleak goizik musikan hazia, hamabi urtetan lehen piano kontzertua emaitako gai eta egiazko artista bilakatzeko ametsa zuen, bere dohain eta lanari esker gazte gazterik Maïti Girtanner-ek. Baina andere huni arras bertzerik gertatuko zaio bere bizi luzean.

1939-ko gerla hastean, Parisetik Poitou eskualdeko herririk batetan duten egoitzan errefugiaturik, Alemanak heldu, etxearen hegala okupatu eta bertan kokatzen dira.

Laster, 18 urterekin erabakitzen du zerbait egitea : Erresistentziako sarea bakarrik muntatu eta bizikletez joan-jinak eginez jendea pasarazten du baratze bazterretik iragaiten den Vienne ibaia alde batetik bertzera trebesatzen lagunduz. Eta irrisku handiak hartzen ditu Judu, Aleman iheslari eta bertze salbatzeko.

Aleman batzu nazi gogorrek baziren ere, bertze ofizial batzu ez ziren hola eta arratsetan, amaxiren bizenokiko atea jo eta etortzen ziren solastatzera amaxik eta nik baiginakien heien hizkuntza.

Sarea handitu eta haren buru, itzultzaile eta diruzaina, gaitzeka diru-zamak ere ukaiten zituen Inghaterratik Erresistentziako sare handier Frantzia banatzeko.

Exte hori zedarrian kokatua zenez, bortz aste-tarik, Aleman taldeak ordezkatuak ziren. Beharrik ! Eta dudak balin bazituzten ere ez zuten deus salatzen ondoko taldeari, baten batek zerbait susmo balinbazuen ere !

Egun batez, « Gestapo », Hitlerren poliziak, bortxaz hartu eta ofizialeen gelara ekarrarazi zuen, heien aitzinean kontzertu bat emaiteko. Ez zuen joangogo batere baina ulertua zuen ezetza emanez zer ondorio latz ukanen zuen bertze guzien gainetik eta irrisku hori baztertuz, piano musikaldiaren ondotik, gezurra erranez, Erresistentzian sartu gazte batzuen libratzeko ausartzia ere izan.

Zorigaitzez, bere lorpena hor gelditu zen. Ustegabeen, 1943an, Pariseko itzuli bat egitean sarekada batetan, hemezortzi laguneko gazte talde osoa gelditzen dute naziek eta bere fitxak irakurtuz, Frantzia zeharkatuz Erresistentzian leporaino murgildua zela beren sudur aitzinean pasatuz bizikletez ohartzen dira.

Hiltzerat kondenatua, mirakuiluz eskapatzen da heriotzetik bainan sei ilabetez presondegian « infernua » jasanen du Leo gaztearen meneko. 26 Urteko mediku hau amorratzen da Maïti bere akurina (kurrina) bilakatzuz, hezurak, bizkar-muina eta nerbio zentroak bortizki hunkituz aldi bakotx, satora bota aitzin. Hor kausitzen ditu bere lagunak sofrikariotan eta ikaratuak.

Maïtik ezinhautsizko fedea du eta eskutik gana izanikan ere jarraitzen du Jainkoa baitan sinesten. Jainkoa bizi da eta heriotzari buruz baitoazi elgarrekin, zeruko Aitaren Maitasuna aipatzen diote, lagun batzuk « nun da zure Jainkoa » ? , ironiaz galdezkatuak ere. Aleman bat barrandan zagola ondoko gelan erraiten

zuen guzia entzuten ohartzen da, baina Maïti gazteak segitzen du egintza basa horieri ihardokitzeko humanismo doi bat eskaintzen.

Azkenian, Suitzar Erresistentziako Gurutze Gorriko kideek libratzen dute.

Ondoko urteak jasangaitzak izan ziren miñak ez baitzuen barkatzen. Egun luzeak, ohean iltzatua egoitea behartua zen. Musika, bereziki piano jotzea biziko pasioari uko egin beharra betiko, bere buruaz bertze egiteko ideia ere gogoan erabiltzen du.

Etsimenduak gainditu gabe, barkatzeko « Argitxo » pizten zaio buru zolan eta egun guziz oititz egiten hasten da bere eguneroko gurutze bideari jarraituz. Filosofiako ikasketak hasten ditu ahal duen bezala eta oinazeek uzten dutelarik ateratzen da kurtsuok emaitera.

Torturatzaileari pentsatzen du, ez idealizatu baina holako gaizkia egin duenarentzat Jainkoari galdatu barkatzen laguntzeko.

Berrogoi urteren buruan, hau harridura Maïtrentzat, telefonaren bertze puntan, laster mediku gaztearen boza ezagutzen baitu: « Parisen naiz eta ikusi nahi zaitut ». Preso zelarrik barrandatzuz, Jainkoaren Maitasunaz hain gar handiz mintzo zen neskatxaren hitzetaz oroitzen da. Eri eta bakean hil nahi du.

Maïtik ez du ikusi nahi baina barkamendua hainbertze aldiz bere baitan kokatzea Jainkoari galdatua! « Orai da mementoa » pentsatzen du.

Egun hartan ohean zen. Leo konkorr-konkortua gelan sartzen da eta bi oreneko elgarrizketa hasten dute ; andereak kondatzen dizkio jasanak eta akusatzen bera gerlako kriminela zela erranez. Leok dudaren emaiten du baina « Barkamena galdatu dit, aleman hizkuntzak dituen bi hitzetarik azkarrena erabiliz ».

Eta besarkada emaitako ohetik altxatzea saiatuz bere aurpegia arrai, xut-xuta ezarri eta atera da.

Etixeratzean, familia eta ingurukoak bildu eta kide guzietan mediku nazi berreroa zela aitortzen du.

Barkamendua biziko obra delarik Jainkoaren musika ixila lagun...

[Graxi Solorzano]

Le Pardon en chansons

« La musique adoucit les mœurs » dit-on. Sans aller jusqu'à s'agenouiller, de nombreux chanteurs se sont penchés sur le pardon.

« **Q**uand la musique est bonne, quand la musique donne, quand la musique sonne, quand elle ne triche pas... quand elle guide nos pas » (Jean-Jacques Goldman 1982) et notre soudaine envie de l'accorder inconditionnellement. Car tout le monde a besoin de pardonner, et tout le monde a besoin de se pardonner. Alors, place aux chansons qui nous y invitent, dans un florilège loin d'être exhaustif.

Si certains le demandent, comme **Johnny Hallyday**, au nom de tous les hommes (*Pardon*, 1999) :

« Pardon,
Au nom de tous les hommes
Qui ne savent pas aimer.
Oh ! Pardon.
Au nom de tous les hommes
Qui n'ont jamais aimé.
Oh ! Pardon. »

À la Nature comme **Alain Souchon** (*Pardon*, 1999) :

« Pardon la pluie, pardon la terre,
Pardon ...
Pardon la flore, pardon la faune,
Pardon, pardon ...
Pardon jolie terre... »

Ou comme **Michel Fugain**, au monde (*Bravo, Monsieur le monde*, 1973) :

« Bravo, Monsieur le monde,
Chapeau, Monsieur le monde,
Nous vous demandons pardon
Pour tous ceux qui vous abîmeront. »

La grande majorité le demande à l'être aimé, femme ou homme. Ainsi, **Tino Rossi** (*Pardonne-moi*, 1954) :

« Pardonne-moi
Si j'ai cru t'oublier mon amour.
Pardonne-moi
Si je t'ai fait souffrir de longs jours.
Ne pensons qu'à demain,
Le bonheur nous l'ordonne.
Je t'en supplie, pardonne
Pour notre bel amour. »

La prise de conscience de **Frédéric François** (*Il faut se pardonner*, 2017) :

« Il faut se pardonner

*De s'être mal aimé
Trop fort ou pas assez
Jamais en vérité.
Il faut se pardonner
De n'avoir su donner
Que des gestes.
Pour le reste
On est passé à côté. »*

Ou **Charles Aznavour** (*Au creux de mon épaule*, 1954) :

« Si je t'ai blessée,
Si j'ai noirci ton passé,
Viens pleurer au creux de mon épaule,
Viens tout contre moi,
Et si je fus maladroit
Je t'en prie, chérie, pardonne-moi. »
Qui résisterait à une telle repentance, qui se veut consolatrice de surcroît ?

Dalida (*Pardon*, 1957) n'est pas en reste :

« Pardon pour toutes ces peines
Ces souvenirs qui t'enchaînent ...
Pardon de toute mon âme
Pour chaque goutte de larme ...
Pardon puisque je t'implore ...
Pardon si tu m'aimes encore
Pardonne-moi si tu m'aimes. »

Ou **Claude François** (*Je te demande pardon*, 1971) très lucide :

« Je te demande pardon
Je ne t'avais jamais promis le paradis. »

Chez **Marie-Paule Belle** (*La rêveuse*, 1971), le pardon est demandé d'une façon tellement désinvolte, voire provocatrice, qu'il est illusoire de trouver en celui qui l'énonce un quelconque désir d'être pardonné. Peu lui chaut, il s'en lave les mains !

« Il s'est lavé les mains et m'a dit en chantant :
Je viens de vous tromper, pardon, m'en voulez-vous ? »

Alain Barrière (*Me pardonner*, 1997) sans contrition, adjoint singulièrement qu'on le pardonne :

« Et de ce péché d'orgueil
Faudra me pardonner. »
Ben voyons ! Il récidive !

Là où **Louanne** (*Pardonne-moi*, 2023) émet le désir de l'être, sans en être assurée :

« J'aimerais que tu me pardonnes,
Pardonne-moi si parfois j'déconne

Même si j'sais qu'plus rien ne t'étonne. »

Deux femmes unies dans la douleur d'avoir perdu le même homme, l'une son fils, l'autre son amant, se demandent pardon l'une l'autre avec **Barbara** (*Madame*, 1970). C'est pas gagné !

« Vous me demandez pardon de n'avoir pas compris
Ce qu'était notre amour, Madame ...
Mais le chagrin m'égare, il faut me pardonner,
J'ai mal de votre mal, Madame. »

Jacques Brel (*Pardons*, 1957) est plus universel :

« Pardon pour les jamais,
Pardon pour les toujours ...
Et puis pardon encore,
Et puis pardon surtout,
De ne jamais savoir
Qui doit nous pardonner. »

Le pardon lié à une condition de **Barbara** (*Si la photo est bonne*, 1965) :

« Si la photo est bonne
Qu'on m'amène ce jeune homme ...
Surtout qu'il soit fidèle ...
C'est mon ultime condition
Pour lui accorder mon pardon. »

Le pardon pour tout, pour tous, sauf pour lui de **Sylvie Vartan** (*Je pardonne*, 1977) :

« Je pardonne à la vie cruelle
Et à tous les Caprices du ciel,
Mais pas à toi, pas à toi,
Je serai pour toujours,
Jusqu'à ton dernier jour,
Le remords de ta vie. »

La supplique d'**Eddy Mitchell** (*Ordonne mais pardonne*, 1968) au juge :

« Oui, tu es juge pour mon malheur,
Tu as détruit trop de bonheurs.
Oh, ordonne mais pardonne,
Ordonne mais pardonne. »

Laissons **Zaz** (*Je pardonne*, 2025) conclure ces morceaux choisis, sur son espérance salvatrice d'être à son tour, pardonnée :

« J'pardonne à tort et à raison,
L'amertume n'est pas ma maison,
La rage mais pas la ranceur,
La colère mais pas l'aigreur,
J'pardonne et je veux espérer
Qu'on puisse aussi me pardonner. »

[Françoise Alma]

Soyons honnêtes un instant. Si je suis poli et courtois, ce n'est pas par pure charité chrétienne ou par une sainteté subite. C'est surtout parce que je crains les conséquences : je ne veux pas que ma journée devienne un enfer. Je pense d'abord à moi, les autres en profitent par conséquence.

Alors, pourquoi le pardon, cette « super-politesse » de l'âme, ne s'impose-t-il pas avec la même évidence pragmatique ?

On a tellement présenté le pardon comme une vertu morale qu'il en est devenu suspect. On l'exhibe comme une noble qualité, un supplément d'âme pour personnes bien élevées, trop propres, trop lisses. Si le pardon était aussi confortable que la politesse, il serait devenu un automatisme sociétal depuis longtemps. Or, il résiste. Il dérange. Il gratte.

L'EGO, CE MAUVAIS GESTIONNAIRE

Ce n'est pas par conviction morale que nous refusons de pardonner, mais par manque de courage et parce que notre ego déteste perdre. L'ego s'accroche mordicus à l'illusion que le monde devrait coopérer avec lui.

Le drame commence toujours par une surprise : « *Je ne m'y attendais pas, comment a-t-il pu ? C'est inacceptable...* ». Le réel se montre moins docile que prévu, et cette « surprise » de l'inattendu est insupportable pour l'ego qui se croyait le metteur en scène de sa propre vie.

La rancœur devient alors une solution élégante : elle donne l'illusion du contrôle. Tant que je ne pardonne pas, je conserve la douleur comme une pièce à conviction. Je la porte sur moi jour et nuit pour prouver que j'ai raison et que l'autre a tort. Mais les philosophes grecs avaient déjà résumé l'absurdité de la manœuvre : la rancœur revient à boire tous les jours un poison jusqu'à la mort de l'Autre. Une stratégie ambitieuse, mais notoirement inefficace. L'Autre s'en fout. Le seul décès observé, c'est celui de votre joie de vivre.

DE LA NAÏVETÉ À LA RÉSISTANCE

Il faut ici distinguer le vrai pardon de ses contrefaçons. Vladimir Jankélévitch nous mettait en garde contre l'usure du temps ou le « bon débarras » qui ne sont pas du pardon, ce serait trop facile.

« L'excuse » non plus d'ailleurs, elle nous dit : « *Ce n'est pas grave* ».

Le pardon dit : « *C'est grave, mais je te délève* », en d'autres mots : tu ne me feras pas te haïr, comme tu ne me feras pas t'aimer... je ne te donne pas le pouvoir d'accéder à mes émotions.

Pardonner : ou l'art subtil de ne pas ruiner sa propre vie... par principe



Éric Blondeau.

Viktor Frankl, qui n'a pas théorisé le pardon depuis un salon de thé viennois mais au cœur de l'enfer des camps de concentration, est limpide. Pardonner n'est pas un acte de faiblesse, c'est un acte de résistance. Ne pas pardonner revient à laisser l'opresseur habiter gratuitement votre monde intérieur. Pardoner, c'est lui dire : « *Tu contrôles ma situation, mais pas mon sens* ». C'est refuser de se laisser définir par la haine.

Même le christianisme mérite mieux que ses caricatures. « *Tendre l'autre joue* » n'est pas un appel à la soumission masochiste, mais une rupture radicale avec la logique de la réciprocité violente. Ce n'est pas accepter l'injustice, c'est refuser qu'elle structure notre existence. Comme le suggère Paul Ricœur, le pardon est un pari sur la capacité de l'Autre à valoir mieux que ses actes. C'est dire à l'Autre : « *Tu as commis ceci, mais tu ne te réduis pas à ceci* ».

QUAND L'IMPARDONNABLE SURVIENT

Nous ne sommes « pas tous » Jean-Paul II, qui a visité son agresseur dans sa cellule pour lui pardonner sa tentative de meurtre. Parfois, le pardon semble, ou est, impossible.

Jacques Derrida, avec son esprit de contradiction habituel, affirmait même que le pardon ne peut viser que l'impardonnable ; sinon ce n'est que de la petite gestion comptable.

Cependant, il arrive que le pardon soit hors de portée, non par manque de vertu, mais par hygiène de vie. Hannah Arendt le disait :

le pardon a besoin de la fin de l'action pour exister. On ne pardonne pas depuis une hémorragie ouverte.

Tant que l'agression continue, le pardon n'est pas une option, c'est une capitulation.

Comment, et surtout quel intérêt, y aurait-il à pardonner une humiliation, un viol, un abus de pouvoir, une trahison quand cela se répète sans cesse ? Quel sens et quelle profondeur donner à un pardon à répétition ?

Si le pardon est impossible, et cela arrive, la priorité n'est pas morale, elle est protectrice. Il faut alors mettre une frontière. Spinoza nous l'a appris : « comprendre » (au sens de démonter le mécanisme) n'est pas excuser, c'est désamorcer. Comprendre que l'Autre agit souvent par une ignorance crasse de ses propres motivations. Le fameux « *ils ne savent pas ce qu'ils font* » permet de transformer la douleur brute en information pour qu'elle cesse de nous gouverner. Mais comprendre ne veut pas dire accepter ; cela permet de mettre des mots sur les maux, c'est tout.

LA LIBERTÉ, SINON RIEN

En définitive, le vrai danger n'est pas de ne pas pardonner, c'est de rester lié intérieurement à la douleur qui nous a détruits. La souffrance est une douleur que l'on étale soi-même dans le temps. Le refus de pardonner est parfois nécessaire pour ne pas brader sa propre dignité, à la seule condition que le « non-pardon » ne se transforme pas en une identité de victime perpétuelle.

La question n'est donc pas « *Ai-je pardonné ?* » pour faire plaisir au confesseur ou à la morale sociale, mais « *Ce qui m'a fait souffrir a-t-il encore du pouvoir sur moi ?* ».

Alors, oui Isadora, quand je serai Pape, ou plus probablement juste avant de mourir, je pardonnerai « peut-être » à tous ceux qui m'ont offensé, dans un grand élan mystique... ou pas d'ailleurs, on verra. Dieu seul et moi le saurons, Jean-Paul II en sera un témoin taiseux. Mais en attendant, en conscience, je décide d'une part de rester poli et, d'autre part, je refuse de souffrir, tout simplement parce que c'est bon pour moi.

[Éric Blondeau, propos recueillis par Isadora Pouligny]

Du poids de l'injonction à la liberté du pardon

Dans nos traditions chrétiennes, le pardon est une parole forte, parfois même sacrée. Il est souvent présenté comme un horizon spirituel, un appel à aimer au-delà de l'offense. Mais, sur le terrain de l'accompagnement, il arrive que cette parole se transforme en injonction silencieuse : il faudrait pardonner, il faudrait passer à autre chose, il faudrait ne pas rester dans la colère.

Pour certaines personnes blessées, cette injonction peut devenir un poids supplémentaire. Non parce qu'elles refuseraient le pardon, mais parce qu'elles n'y ont tout simplement pas encore accès. Le pardon, lorsqu'il est posé comme un préalable, risque alors de masquer la profondeur de ce qui a été vécu et d'empêcher un travail intérieur pourtant essentiel.

CE QUE L'INJONCTION AU PARDON EMPÊCHE PARFOIS DE TRAVERSER

Dans mes accompagnements en médiation et en justice restaurative, je rencontre régulièrement des personnes qui disent : « *J'ai pardonné, mais quelque chose en moi reste fermé* », ou encore : « *On m'a dit que pardonner me ferait du bien, mais je ne me sens pas apaisée.* » Ces paroles disent souvent une même réalité : un pardon posé trop tôt, ou sous pression morale ou spirituelle, peut éviter un chemin pourtant libérateur. Il peut, en effet, empêcher de rencontrer la colère, la tristesse, l'injustice ressentie, non pas pour s'y enfermer, mais pour leur permettre de nous traverser et d'être accueillies dans leur intensité.

Ce que j'observe, c'est que l'apaisement ne naît pas d'un effort pour pardonner, mais d'un processus plus profond, souvent long, parfois douloureux, mais structurant.



POUR LES PERSONNES VICTIMES, UN CHEMIN D'APAISEMENT PLUTÔT QU'UN DEVOIR DE PARDON

Auprès des personnes que j'accompagne, ce chemin d'apaisement passe presque toujours par des étapes reconnaissables. D'abord, la reconnaissance de ce qui a été vécu. Pouvoir dire : « *Ce que j'ai vécu était grave* », « *J'ai été atteint(e) dans ma dignité* », sans que cette parole soit relativisée ou spirituellement contournée. Tant que cette reconnaissance n'a pas lieu, parler de pardon est souvent prématuré.

Ensuite, la possibilité de donner du sens à ce qui a été traversé. Non pas un sens qui justifie, mais un sens qui permet de réintégrer l'événement dans son histoire, sans qu'il en devienne le centre exclusif. Beaucoup de per-

sonnes découvrent alors qu'elles ne sont pas réductibles à ce qu'elles ont subi.

Vient aussi un travail de réconciliation avec soi-même. Accepter de ne pas avoir su faire autrement. De ne pas avoir fui, ou au contraire d'avoir fui. De ne pas être celle ou celui que l'on aurait voulu être. Cette étape est souvent déterminante pour sortir de la honte ou de la culpabilité.

Peu à peu, le mal subi cesse de définir toute l'existence. Il reste un fait, parfois une cicatrice, mais il ne gouverne plus chaque relation, chaque choix, chaque regard sur le monde. Alors peut émerger cette capacité nouvelle : se tenir debout, en vérité, devant soi, devant Dieu et devant les autres – sans masque, sans obligation de correspondre à une image idéalisée de la victime ou du croyant.

POUR LES AUTEURS DE VIOLENCES, UN CHEMIN DE RESPONSABILISATION

Dans le travail auprès des auteurs de violences, une autre réalité apparaît. Le pardon peut être attendu, voire réclamé, comme une manière de soulager la culpabilité ou de tourner la page trop vite. Mais, lorsqu'il répond à une injonction, le pardon risque de devenir un raccourci. Ce que je constate, c'est que le véritable apaisement, pour celui qui a fait violence, ne vient pas tant du pardon reçu que de la reconnaissance pleine et entière de sa responsabilité, du travail sur les mécanismes de la violence et de la transformation intérieure engagée dans la durée. Un pardon accordé sans ce travail peut soulager momentanément, mais il ne restaure pas.

QUAND LE PARDON ADVIENT : UNE JOIE QUI NE SE COMMANDE PAS

Il arrive pourtant - et c'est alors une expérience profondément marquante - que le pardon surgisse, non comme un objectif mais comme un fruit. Un pardon qui n'a pas été recherché pour lui-même, mais qui s'est imposé intérieurement, presque à l'insu de la personne.

Dans ces situations, le pardon est libre, intime, profondément incarné. Il fait du bien à celui qui pardonne, non parce qu'il « *fait ce qu'il faut* », mais parce qu'il sent que quelque chose s'est desserré en lui. Il peut aussi rejoindre celui qui est pardonné, lorsque celui-ci est engagé dans un chemin sincère de responsabilité. Ce pardon-là n'efface rien. Il transforme.

HABITER LE CHEMIN PLUTÔT QUE VISER LE SOMMET

Le pardon n'est pas une obligation spirituelle à honorer coûte que coûte. Il est une possibilité, parfois une grâce, qui ne peut naître que dans la liberté et comme aboutissement d'un chemin d'apaisement qui passe par des étapes différentes pour chacun : la reconnaissance de la vérité, la justice, la parole libérée, la dignité restaurée, la réconciliation avec soi-même...

Respecter le chemin qui y conduit, ou qui conduit ailleurs, c'est honorer à la fois la profondeur de l'expérience humaine et le caractère sacré du pardon, non comme une obligation, mais comme une grâce possible.

[**Mailys Iriart**, médiatrice familiale et généraliste, propos recueillis par Isadora Pouligny]

Qui donc peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ?

(Marc 2,7)

C'était un soir d'été de fin juillet au Pays Basque, comme il en existe partout dans le monde. La journée avait été chaude, toutes les fenêtres des habitations étaient ouvertes.

Rien ne laissait présager qu'il serait entaché du sang d'une victime innocente : un père de cinq enfants, qui allaient soudain devenir orphelins ; un fils qui allait être arraché à l'amour de sa mère ; un frère que pleurerait sa fratrie ; un ami fidèle et loyal que regretteraient ses nombreux amis.

Ce soir-là, la folie meurtrière d'un homme sous l'emprise de la drogue a détruit plus qu'une vie : enfants, parents, frère et sœur, amis, tous se sont retrouvés victimes collatérales, vivantes elles. Il y eut un avant, il y a un après.

Un cinquantenaire asocial, n'ayant travaillé en tout et pour tout que deux ans, vivant aux crochets de la société – selon l'expression consacrée –, bien connu des services de police – expression là encore trop souvent lue et entendue – qui détenaient sur lui un épais dossier, s'acharna sans raison sur sa victime, venue en médiatrice, le raisonner sans agressivité.

Bientôt dix ans qu'il est incarcéré dans une prison proche de sa famille, qui peut ainsi lui rendre visite, à demander chaque année une permission de sortie pour Noël.

La maman est aussi prisonnière, à tourner en rond dans la cellule de ses pensées ; elle rend visite à son fils au cimetière et passe chaque Noël sans lui. Pas un jour où elle ne se repasse le film des événements. Elle voudrait remonter le temps, arrêter le bras qui se lève, le couteau à la lame de seize centimètres qui s'abat, par six fois, avec acharnement. Elle voudrait parler à son fils, face à face, mais elle est seule. La fatalité, le destin ont frappé, sans lui demander son avis.

Aucun parent ne devrait vivre la perte de son enfant. La maladie, l'accident, certains finissent parfois par l'accepter. Mais l'acte gratuit, inexplicable ? Le meurtrier eût-il eu un motif, son crime aurait-il été plus acceptable, pardonnable ?

« *Notre Père qui es aux cieux, pardonnez-lui car, drogué, il ne savait pas ce qu'il faisait.* »

Mais pardonner cet acte d'une violence inouïe, la maman ne le peut pas. Quelle maman le pourrait ? Elle n'oublie rien, elle sait qu'elle ne reviendra jamais à la vie d'avant.

« *Le pardon est la plus douce des vengeances* » (Victor Hugo) ; mais elle, elle ne veut pas se venger, elle n'a pas de haine, elle craint même que ses petits-fils, devenus grands, ne veuillent un jour venger leur père. Elle veut juste que le meurtrier de son fils purge sa peine d'incarcération de quinze ans, alors qu'elle-même a pris perpétuité, et qu'il paie l'indemnisation due à ses petits-enfants (même si c'est de l'argent sale à ses yeux). Elle aspire à un semblant de paix, qu'elle sait pourtant impossible.

Si elle avait pu mourir de chagrin, elle serait morte ; ce qui eût mieux valu que de vivre chaque jour avec le chagrin.

[**Françoise Alma**]



© Image ChatGPT

L'offrande, l'épreuve, le péché, la confession, le pardon.

Une certaine lecture du chapitre 4 de la Genèse, librement inspirée des travaux d'Annick de Souzenelle.

La souffrance n'est pas ontologique, mais consécutive à notre exil, conséquence des erreurs de l'humanité. Ce qui a une racine, c'est l'épreuve. L'épreuve est un passage. La dialectique de l'hébreu contenue dans le premier Livre, celui de la *Genèse*, ce n'est pas celle du Bien et du Mal, mais celle de l'accompli et du non encore accompli. Nous avons à vivre des mutations, des morts-résurrections. Nous vivons à l'envers, en obéissant aux lois de ce monde extérieur, qui n'ont rien à voir avec les lois divines. Or, être chrétien demande un retournement vers notre intériorité pour obéir à des valeurs tout à fait autres. C'est ce que Dieu dit à Adam : « *Jusqu'à ce que tu retournes vers l'Adamah (intériorité) dont tu t'es coupé* ». Mais Dieu n'abandonne pas l'Homme pour autant. Il continue de le mettre au travail. Parce qu'il est Amour, il ne rompt pas l'Alliance. Ainsi, le véritable adversaire du Mal, ce n'est pas le Bien, mais l'Amour, dit Jankélévitch.

Mais si la mère porte un amour inconditionnel, le Père, lui, aime sous condition.

C'est cet Amour qu'Habel et Qaïn vont découvrir au chapitre 4 de la Genèse. Qaïn s'y cognera. Mais la condition qu'exige Dieu, ou le conditionnel que propose le père lacanien, c'est la condition d'entrer dans les Lois ontologiques, ce sont les Lois du Langage. Au commencement était le Verbe. L'humain est avant tout pris dans le langage, au verset 8,

« *Et Qaïn dit à Habel, son frère :*

ils sont dans le même champ ;

Qaïn se dresse vers Habel et tue son frère. »

Ici, une traduction plus proche de l'écriture originelle nous propose que Qaïn dresse son



« *Vous qui véhiculez dans votre cœur l'étincelle de la lumière de Prométhée... »*

Michaël Maier

Verbe et tue son frère. C'est donc par son dire qu'il tue.

Ignorant des lois ontologiques, l'Homme d'après la chute fait face à une confusion dramatique, source de nos souffrances, de nos répétitions malheureuses, de nos errements, de la tragédie du monde en somme. Sa vie psychique lui est inaccessible ; ses quêtes de progrès, d'avancées toujours plus prodigieuses, lui donnent l'illusion d'être un demiurge.

Sept générations seront nécessaires pour qu'un nouveau fils advienne : Seth.

Ici, donc, aucune chronologie, aucun ancrage temporel ; aucunement question de générations. L'Adam est toute l'humanité. Qaïn, Habel, Adamah, Ishah, Hawah, Seth ne sont que les faces d'une réalité en mutation, d'une humanité en chemin vers son accomplissement divin. Chacun de nous est Qaïn ; en chacun de nous demeure Habel. Le choix pour

nous est quotidien. Habel n'est là qu'en tant que frère de Qaïn ; il est le frère de l'Homme, l'Autre en nous. La part inaccessible qui nous fait sentir inaccomplis, inconscients de nous-mêmes, étrangers à ce qui nous meut. Tant que nous ignorons cet Autre, cette part de nous-mêmes demeure étrangère et dans une énergie malheureuse, semblable à celle qui anime Qaïn dans sa méprise de lui-même. Et dans le même mouvement, nous considérons comme étranger tout frère en humanité à l'extérieur de nous. Qaïn est aveugle. Et nous-mêmes, lorsque nous sommes régentés par une totale méconnaissance, nous considérons chaque autre comme un étranger, un ennemi. Qu'il s'agisse des petits autres du quotidien, qu'ils soient de l'autre côté du mur, du trottoir ou de la frontière, ou qu'il s'agisse de l'Autre en nous-mêmes. Alors « nous faisons du monde une jungle féroce », jusqu'au meurtre. Nous concevons aisément à quel point nous sommes



Le Tintoret (Jacopo Robusti),
« Cain tuant Abel », v. 1550-1553.
Huile sur toile,
Gallerie dell'Accademia, Venise.

aujourd'hui, dans notre temps chronologique, empêtrés dans cette phase d'humanité. Peut-être n'a-t-il jamais été aussi important et urgent de tenter le retournement vers notre intérieur, vers Dieu en nous.

Aux versets 4 et 5, Dieu regarde Habel et ne regarde pas Qaïn ; Qaïn, à son tour, ne regarde pas Habel. Pourtant Dieu aime Qaïn avec rigueur et Habel avec miséricorde.

Nous sentons souvent en nous cette dualité : se sentir enfant et avoir besoin du regard du Père posé sur nous, de l'appartenance au groupe et, en même temps, parfois se sentir adulte, devenu Homme et se suffire à soi-même. Comme le dit Sénèque : « Sois d'abord l'ami de toi-même et tu ne seras jamais seul. » Mais Qaïn n'a plus accès à cette partie intérieure de lui-même. L'appel de Dieu lui est inaccessible et, regardant Habel comme un autre qu'il ne reconnaît pas, la colère le surprend : il jalouse son frère.

Voilà décrite la naissance de l'émotion dans l'histoire de l'Homme, sous le visage de la colère et de la jalousie. Voici l'épreuve après l'offrande : Qaïn saura-t-il se souvenir du Dieu qui l'habite ? Saura-t-il étreindre Habel en lui ? Qaïn est appelé à apprivoiser la part la plus sombre pour en faire la plus noble et retisser l'Alliance ; mais Qaïn, ou l'Homme perdu que nous sommes, se laisse secouer par la soudaineté de ce séisme. La jalousie, c'est le feu de l'amour renversé. Il ne comprend plus rien et ne cherche pas à savoir, lui qui a pourtant croqué le fruit de l'arbre de la connaissance.

Dans le verset suivant Dieu interroge encore Qaïn, vient le chercher, « Pourquoi t'enflames-tu et ton visage se baisse ? », mais il n'entend pas. Dieu s'adresse toujours sous forme de question, met ainsi l'homme en mouvement. Ainsi en est-il de la question en nous qui nous taraude sans cesse « Che Vuoi ? » Que me veut l'Autre ? Métaphore de cet exil à soi-même que nous ressentons lorsque nous sommes submergés par des émotions destructrices, corollaire de l'exil de Qaïn.

Au verset 7, Dieu propose à Qaïn le choix.

« Si tu choisis la lumière, tu t'élèves ;

Mais si tu n'agis pas pour ton accomplissement, le péché se tapit à ta porte

Et son désir t'embarque pour te dominer. »

Le choix est soit de savoir prendre la bonne distance par rapport à cette émotion qui nous déborde – si Dieu pose une question, cela nous fait entendre que c'est une réponse qu'il attend de nous. Il attend de nous que nous parlions. C'est par une mise en mots que cette bonne distance peut se trouver : exprimer ce qui fait cette émotion, pouvoir en parler en somme –, soit de nous laisser dévorer par elle, tuer puisque nous sommes aussi Qaïn.

Voilà l'épreuve. La douleur, la maladie, le drame peuvent être lus comme la mise à l'épreuve de l'Amour divin pour que nous grandissions en humanité.

Cela est difficile, car l'épreuve est souvent la conséquence de nos erreurs. Alors le regret, le remords, la honte, la culpabilité, la peur, le doute font écran. Ces émotions secondaires sont le piège. Tomber dans ce piège, c'est cela le péché. Alors, pour éviter le péché, il faudrait ôter ces oripeaux. L'épreuve n'est pas le péché. En hébreu, pécher peut se traduire par « manquer le but » nous dit Annick de Souzenelle. Ainsi, le péché, c'est de rater l'épreuve. Le péché se trouve donc à la porte d'une faute qui n'est pas encore commise. Ainsi, peut-on demander pardon pour quelque chose que l'on s'apprête à commettre ?

C'est peut-être justement là que le pardon peut être accordé : quand nous sommes capables de faire le travail de revenir à ce qui a motivé nos erreurs et de regarder en face le chemin qui nous y a conduits pour ne pas aller plus avant ; affronter ce qui a suscité nos émotions destructrices, nos répétitions désastreuses, nos crimes envers nous-mêmes. La distance consiste à regarder avec courage et lucidité l'émotion première. La confession face à l'erreur : là réside le secret du chemin du pardon. La morale ne sert qu'à refouler plus encore cette force de la passion qui veut nous pousser au « meurtre », alors que l'Éthique peut être lue comme cette capacité à nous mettre en accord avec ce qui nous anime, cette énergie foudroyante qui, si elle est accueillie et travaillée, nous aide à nous accomplir en Homme, fils de Dieu, en Sujet n'ayant pas cédé sur son Désir d'Être.

Entre culpabilité et désir, c'est justement là que, pour Lacan, réside le seul péché : céder sur son Désir et non pas céder à ses désirs... La loi lacanienne pourrait se rapprocher de la Loi ontologique de ce chapitre 4 de la Genèse : l'accomplissement que Dieu attend de l'Homme à son Image. Trouver la ressemblance en nous, rassembler Habel et Qaïn.

L'épreuve aurait permis à Qaïn de naître à lui-même ; le péché de son échec l'a conduit au meurtre de cet Autre en lui, son frère. Il errera, en exil de lui-même. Jusqu'à Seth puis Noé. Ils annoncent tous, à leur façon, l'arrivée du Fils de Dieu, agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, c'est-à-dire qui permet le pardon.

Mais notre manière de penser fait du pardon une relation entre l'offenseur et l'offensé : celui qui demande le pardon pour son péché et celui qui l'accorde parce qu'il a pâti du péché. Mais le chapitre 4 de la Genèse nous propose une autre lecture. Dieu ne peut pas être offensé parce qu'il EST : il est le tout, il ne peut être entamé.

Cela nous amène à penser que l'offense se pose en nous là où elle ne devrait pas, du côté d'un Moi un peu trop narcissique. Or notre dette envers Dieu est celle du NOM, notre dimension de Fils. Parce que Lemek, bien plus tard, épouse son féminin, il voit son péché, confesse son meurtre et est « pardonné » ; il accède au statut de prophète. Il prophétise alors le pardon universel, le retournement de l'humanité qui revient vers le Père tel l'enfant prodigue. Tel Jésus-Christ qui dira sur la croix : « Père, pardonne-leur. Ils ne savent pas ce qu'ils font. »

[Christine Delgado-Harran]

Le Sacrement de la Réconciliation : le Pardon comme grâce

Après celle du pain quotidien, la demande que Jésus nous fait adresser à Dieu dans le « Notre Père » est celle du pardon. Elle est formulée ainsi : « *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ». Or, ce pardon demandé et reçu comme grâce divine est aussi un sacrement : le sacrement de la Réconciliation, ou la confession. Alors, un petit tour au confessionnal s'impose dans ce numéro du *Denak Argian - Tous dans la lumière*, consacré au pardon !

UN DON DU CHRIST À L'ÉGLISE...

Tout d'abord, un petit rappel : un sacrement est un acte de l'Église, institué par le Christ, et dont la grâce se réalise au travers de gestes et de paroles établis selon un rituel. Ainsi, le sacrement de la Réconciliation, appelé plus couramment la Confession, donne le pardon de Dieu à celui qui regrette ses péchés (la contrition) et qui s'engage résolument sur un chemin de conversion (réparation ou pénitence). Le pardon sacramental est signifié par les paroles de l'absolution prononcées par le prêtre.

Comme tous les autres sacrements, le sacrement de la Réconciliation trouve son origine dans la Bible. Déjà, dans l'Ancien Testament, un rite est établi pour obtenir le pardon de Dieu : « *Si un homme devient coupable dans l'un de ces cas, il reconnaîtra publiquement la faute commise. Il se présentera en coupable devant le Seigneur, et il amènera pour son sacrifice, à cause de la faute commise, une femelle de petit bétail, brebis ou chèvre, comme sacrifice pour la faute. Alors le prêtre accomplira sur lui le rite d'expiation pour sa faute.* » (*Lévitique* 5, 5-6) Ce pardon individuel, voire personnel, se distingue du pardon célébré pour tout le peuple au *Yom Kippour* dans la tradition juive (cf. *Lévitique* 16). Dans le Nouveau Testament, il n'y a plus besoin de sacrifice de bétail, c'est le Christ lui-même qui, par le don de sa vie, obtient le pardon

pour l'humanité. C'est ce que nous rappelons à chaque messe avant la communion : « *Voici l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde* ». Non seulement le Christ nous donne le pardon du Père par le don de sa vie, mais il confie aussi à ses disciples le pouvoir de pardonner : « *Jésus leur dit de nouveau : "La paix soit avec vous !" De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie.* » Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et il leur dit : « *Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus.* » (*Jean* 20, 21-23)

Le sacrement de la Réconciliation n'est pas un acte juridique ni un rite moral, mais le trésor de miséricorde du Père confié à l'Église.

DANS LES ÉVANGILES

Certaines scènes évangéliques illustrent admirablement la dynamique spirituelle et théologique du sacrement de la Réconciliation : *La parabole du fils prodigue* (*Luc* 15,11-32), *la rencontre de Jésus avec Zachée* (*Luc* 19,1-10) et *la rencontre avec la femme accusée d'adultère* (*Jean* 8, 1-11).

« *Le Retour du fils prodigue* »
(Rembrandt - 1668).





Dans la première scène, Jésus nous raconte l'histoire d'un fils qui, après avoir quitté la maison paternelle et dilapidé son héritage, revient vers son père. Ce récit révèle toute la pédagogie du sacrement de la Réconciliation : d'abord la prise de conscience du fils – l'examen de conscience – par lequel nous nous préparons à la confession ; puis la décision de revenir – la contrition – par laquelle nous regrettons sincèrement nos offenses ; enfin le père court à sa rencontre, l'embrasse et fait préparer une fête. Le confessionnal n'est pas d'abord un tribunal, mais la maison où l'étreinte du Père restaure et nous invite à la joie !

Zachée est un personnage connu de la ville de Jéricho. Il ne jouit pas d'une bonne réputation, puisqu'il est collecteur d'impôts. Lorsqu'il apprend que Jésus arrive à Jéricho, il monte dans un sycomore pour assister au spectacle et au brouhaha que suscite le passage de Jésus. Installé tout là-haut, il pense ne pas être remarqué par la foule, encore moins par Jésus qui, a priori, ne le connaît pas. Mais, surprise, c'est vers lui que le regard du Christ se tourne : « *Zachée, descends vite : aujourd'hui il faut que j'aie demeurer dans ta maison.* » Indignation, récrimination, déception de la foule. Stupeur, joie et salut pour Zachée. Cette rencontre suscite un changement dans le cœur de Zachée. Ainsi, le sacrement de la Réconciliation ouvre à une vie nouvelle par l'absolution. Le pardon de Dieu entraîne une transformation concrète. Et la pénitence donnée par le prêtre n'est pas une punition, mais un moyen de rendre concrets le changement et la croissance spirituelle que produit la Réconciliation. Cette fois, la scène se déroule au Temple. Les scribes et les pharisiens interrompent l'enseignement de Jésus pour lui demander de juger une femme accusée d'adultère. La Loi prévoit la lapidation. Mais les accusateurs sont renvoyés à leur propre examen de conscience. Ils sont libérés d'abord du poids de leurs pierres d'accusation, de jugement et de condamnation ; puis elle est libérée de la condamnation par la miséricorde : « *Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus.* » Cette scène nous rappelle que si Dieu ne banalise pas le péché, il le pardonne pour nous en libérer. Elle révèle la primauté de la miséricorde. Le confessionnal dit à la fois la gravité du mal et la parole qui relève et libère !

L'APOGÉE

C'est du haut de la croix, au cœur même de la violence et de l'injustice, qu'a retenti la parole de miséricorde offerte comme une prière : « *Père pardonne-leur.* » (Luc 23, 34) C'est la voix épuisée de souffrance et presque éteinte de Jésus qui prie pour ses bourreaux. Ici, sur la croix, le pardon n'est plus seulement raconté ou offert à l'issue d'une rencontre personnelle : il est proclamé pour tous au cœur même de l'impardonnable. Jésus pardonne alors qu'il est victime de la violence et d'une condamnation injuste. Ici, le pardon n'est pas seulement réponse au repentir ; il est don gratuit de la miséricorde de Dieu. Le sacrement de la Réconciliation est, en somme, une actualisation du pardon jailli de la croix. Au confessionnal, ce n'est pas un simple encouragement moral qui nous est donné, mais la participation au mystère pascal du Christ en qui « *tout fut réconcilié* » (Colossiens 1, 20-22).

EN GUISE D'ABSOLUTION...

Le sacrement du pardon, intrinsèquement lié à l'Eucharistie, d'où jaillissent et vers laquelle convergent tous les sacrements, nous révèle le visage d'un Dieu qui restaure, relève et recrée l'homme. Il est donc aussi une « Pâque » : un passage de la culpabilité condamnatrice à la paix, à la communion et à la vie nouvelle. S'approcher de ce sacrement, c'est véritablement se jeter dans les bras miséricordieux du Père, comme le fils prodigue ; se laisser regarder par le Christ, comme Zachée, se laisser libérer, comme la femme accusée d'adultère. Alors, en guise d'absolution, j'invoque sur vous cette bénédiction :

*« Que le Seigneur te bénisse et te garde !
Que le Seigneur fasse briller sur toi son
visage, qu'il te prenne en grâce !
Que le Seigneur tourne vers toi son visage,
qu'il t'apporte la paix ! »*
(Nombres 6,22)

[Abbé Rickey-Ito Thélus]

Les Quatre Aspects du Pardon : la religion, la philosophie, la psychologie, la sociologie

POUR LA RELIGION

Le pardon est une valeur centrale dans de nombreuses traditions spirituelles. Dans le christianisme, Jésus enseigne de pardonner sans limites. Dans le Notre Père « *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* » Dieu pardonne nos fautes, mais les fautes envers autrui doivent d'abord être réparées.

Il y a aussi une phrase importante – « *Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* » – attribuée à Jésus dans l'Évangile selon Luc, prononcée au moment de la crucifixion. Elle exprime que le pardon peut être accordé même à ceux qui font du mal, parce qu'ils agissent par ignorance ou par absence de conscience.

POUR LA PHILOSOPHIE

Le pardon n'est pas un devoir religieux mais une question morale. Pour Spinoza, le pardon découle de la raison, qui dissout la haine et les passions.

En ce qui concerne l'époque moderne, on peut citer Vladimir Jankélévitch et Hannah Arendt, qui se sont interrogés sur les crimes des génocides nazis. Pour V. Jankélévitch, sans pardon, l'homme resterait prisonnier de ses actes passés. Pour H. Arendt, pardonner l'impensable serait une trahison de la mémoire.

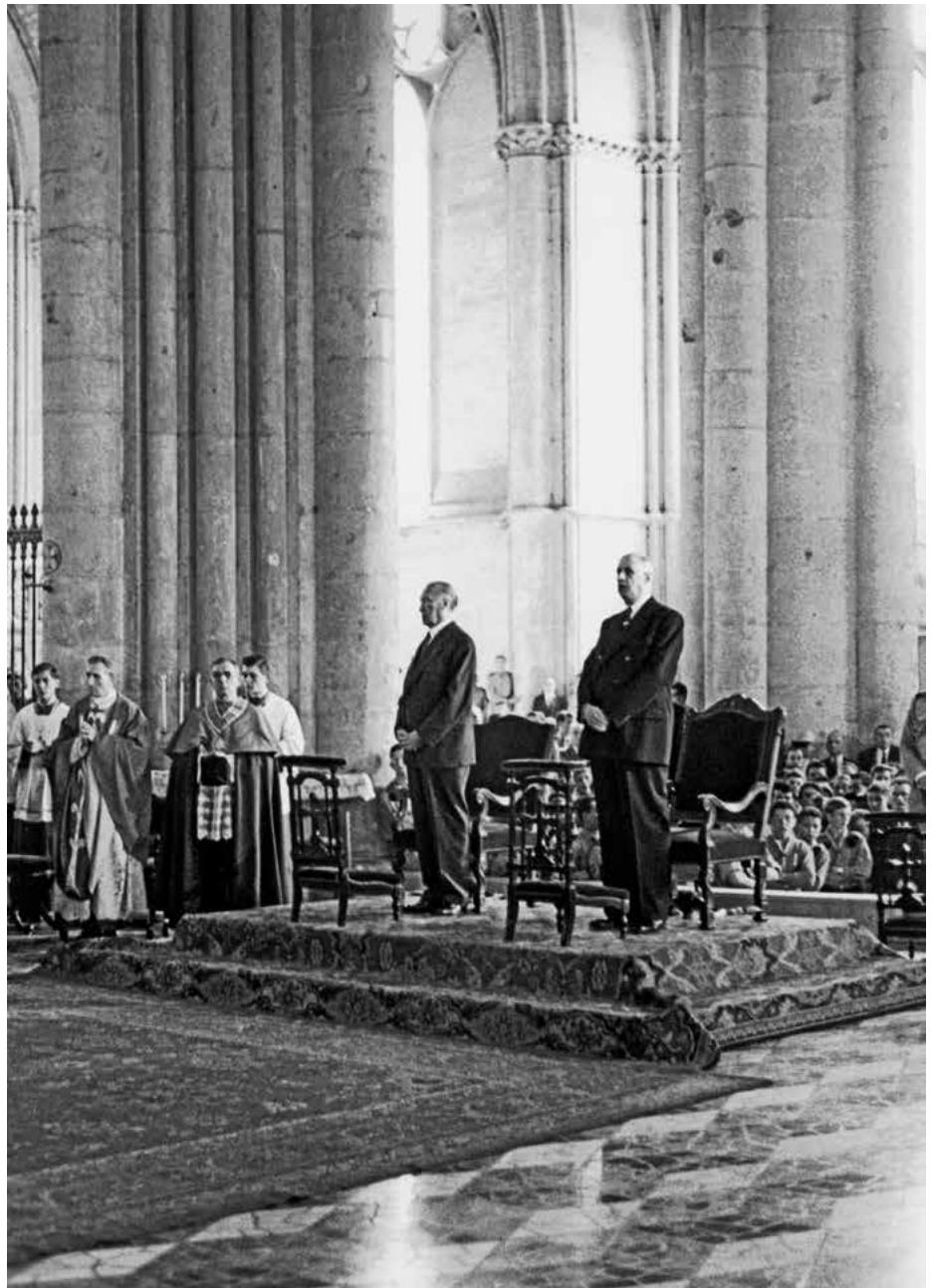
POUR LA PSYCHOLOGIE

Il faut envisager le fait de se pardonner à soi-même, et c'est souvent plus difficile que de pardonner aux autres. Cela relève aussi de la culpabilité, qui est un sentiment ambivalent. Il peut être lié à de la dépression ou à des troubles anxieux. Cela peut aussi concerner des personnes perfectionnistes et hypersensibles.

POUR LA SOCIOLOGIE

Le pardon est un mécanisme de réparation qui permet de rompre la chaîne de la vengeance. Il permet de retrouver la paix.

Par exemple, l'on peut citer la rencontre entre de Gaulle et Adenauer, en 1958, pour la réconciliation franco-allemande. La France se positionne en puissance morale victorieuse ; l'Al-



lemagne accepte une posture de repentance. Tous deux sont des conservateurs catholiques marqués par l'Histoire ; ils participent en 1962 à une messe en la cathédrale de Reims.

[Philippe Chevalier]

Le général de Gaulle et le chancelier Adenauer en la cathédrale de Reims, juillet 1962.

Pardonnez : qu'en dit la philosophie ?

Pendant longtemps, le thème du pardon était resté dans le registre religieux, puis psychologique. C'est surtout à partir des événements atroces du XX^e siècle (la Seconde Guerre mondiale) qu'une réflexion fondamentalement philosophique sur le pardon s'est véritablement imposée. Il est alors devenu l'une des notions les plus problématiques de la philosophie morale contemporaine.

Est-il une faiblesse ou une force ? Est-ce un acte gratuit ou conditionné ?
Y a-t-il des actes que l'on ne peut pas et que l'on ne doit pas pardonner ?...

ENTRE COLÈRE ET RESENTIMENT

En amont de la question « *qu'est-ce que pardonner ?* », se pose celle de savoir quelle situation humaine est à même de provoquer un acte de pardon. La réponse nous paraît évidente : la question du pardon se pose là où une offense, une injustice ou un acte immoral a eu lieu. Mais, naturellement une offense provoque une réaction de colère, de ressentiment voire de rancœur. De cette réaction émotionnelle face à l'acte blessant peut naître, dans le meilleur des cas, un besoin de réparation ou plutôt un désir de vengeance. C'est exactement dans ce tourbillon de réactions spontanées - colère, de ressentiment, de désir de vengeance - que s'érige le pardon comme alternative possible. Si pour certains, l'alternative du pardon est une réponse noble, vertueuse et généreuse au ressentiment et à la colère, pour d'autres le pardon est encore une forme

masquée de vengeance, ou une faiblesse. C'est ainsi que Nietzsche jette un soupçon sur l'acte de pardon : « *Ne pas pouvoir se venger s'appelle ne pas vouloir se venger, peut-être même pardonner* » (F. Nietzsche, *Pour une Généalogie de la Morale*).

UN ACTE MORAL EXIGEANT ET LIBÉRATEUR

Au tournant du XX^e siècle, la question du pardon en philosophie s'est posée avec plus d'acuité. Les événements atroces que le monde a connus à ce moment-là ont poussé des philosophes comme Hannah Arendt, Vladimir Jankélévitch, Jacques Derrida ou Paul Ricoeur à explorer la question de manière plus exhaustive. Chez ces philosophes, pardonner est un acte profondément humain, interpersonnel, mais aussi institutionnel. Ainsi, pour Hannah Arendt, le pardon répond à l'irréversibilité du

passé, comme la promesse répond à l'imprévisibilité de l'avenir. Pour Jankélévitch et Jacques Derrida, le pardon est un acte radical, tragique et possible en principe, mais impossible pratiquement : on ne peut pardonner que l'impardonnable ! Paul Ricoeur, quant à lui, souligne la difficulté à donner, à recevoir et à concevoir le pardon. Car, dans l'équation du pardon, nous sommes face à une polarité entre la profondeur de la faute et la hauteur du pardon.

EN BREF

Le pardon n'est ni naïveté ni faiblesse. Il est un acte moral exigeant. Il relève de la grandeur d'âme et de la capacité à ne pas se laisser dominer par le ressentiment. Il est un acte libérateur, autant pour celui qui pardonne que pour celui qui est pardonné. Et, pour le dire avec Victor Hugo : « *Le pardon, quel repos !* »
[Rickey-Ito Thélus]

Un Pardon historique : la demande de pardon du curé de Saint-Jean-de-Luz

M^{gr} Bellevue, curé-doyen de Saint-Jean-de-Luz de 1909 à 1946, marque profondément la vie de la paroisse, à laquelle il apporte un éclat remarquable dans les domaines de la piété, des vocations, de la liturgie, de la musique et aussi dans les activités sportives, sociales et culturelles.

En 1937-1938, comme tous les habitants et le clergé basques, il est confronté à l'arrivée massive de réfugiés basques du Sud, fuyant l'avancée et l'invasion des troupes franquistes.

Or, pour la grande majorité du clergé basque, influencé et conservateur, l'alliance des nationalistes basques, autour de leur président (*lehendakari*) Aguirre, avec les républicains et les communistes

est sévèrement condamnée. L'hostilité envers les « rouges », qui furent virulents contre l'Église durant les années de la République espagnole, prédomine et annihile toutes les analyses et les solidarités. L'hebdomadaire en eukara *Eskualduna*, alors aux mains du clergé, condamne l'attitude des nationalistes basques et se déclare en faveur des troupes franquistes, rejoignant les déclarations en ce sens du député Ibarregaray. M^{gr} Bellevue non seulement rejoint ce point de vue, mais n'hésite pas à se faire agent recruteur au profit de Franco, comme en témoigne une lettre adressée en 1938 à la villa Nacho-Enea, fief franquiste à Saint-Jean-de-Luz, dans laquelle il recommande deux militaires qui « *désirent s'engager dans les troupes du général Franco* ».

De ce fait, malgré les appels de M^{gr} Hounaut, évêque de Bayonne, en faveur de l'accueil des réfugiés, ceux-ci sont victimes d'un certain ostracisme de la part d'une grande partie du clergé basque. Pourtant, ces exilés sont pour la plupart des catholiques fervents, accompagnés de prêtres réfugiés de haute

valeur spirituelle et morale. Pour le clergé, ces réfugiés basques sont certes catholiques, mais ce sont des catholiques « égarés », sinon « pervers » et il vaut mieux ne pas les fréquenter. Ainsi, dans certaines paroisses, comme à Cambo, sont instaurés des services religieux pour la population locale, et d'autres, à des horaires différents, pour les réfugiés, afin d'éviter tout contact.

Heureusement, ces barrières idéologiques, fort peu évangéliques, s'effondrent et les prêtres des paroisses locales, dont M^{gr} Bellevue, se rendent compte de la qualité humaine et chrétienne de ces nouveaux paroissiens, assidus à la prière et à la vie fraternelle.

C'est alors que M^{gr} Bellevue, devant la multitude des fidèles, monte en chaire dans son église de Saint-Jean-de-Luz. Dans une homélie célèbre, il demande pardon pour son jugement erroné à l'égard des réfugiés basques et, haut et fort, qualifie ces derniers de « *mes meilleurs paroissiens* ».

[Jacques Ospital]

Les vitraux en dalles de verre de Charles Carrère dans l'église Saint-Barthélemy de Bassussarry

Réalisés en dalles de verre, ils ornent les fenêtres du chœur et de la nef. Ceux du chœur représentent, au nord, le sacrifice du Christ sur la croix, et, au sud, le sacrement de l'Eucharistie. La nef conserve les vitraux de la Création, de la vocation de Moïse, de la foi et de la Vierge Marie. C'est du verre en dalle, comme de la pierre taillée au marteau, dont les petits éclats inégaux permettent de donner cette vie qui traverse la matière. Charles Carrère, le maître verrier, disait lui-même : « *Ce qui me motive, c'est la recherche de la plastique et que le thème que j'illustre soit tiré des Saintes Écritures... Après, ce n'est pas à moi de faire les commentaires...* ».

LA CRÉATION

Le *Vitrail de la Création* nous conduit au premier chapitre de la *Genèse* : le Seigneur crée le ciel et la terre, la lumière et les ténèbres, le firmament et les eaux, les plantes et les fruits, les luminaires du ciel, l'un pour le jour, l'autre pour la nuit, les étoiles. Une question demeure ici : dans la partie inférieure, de qui est cette figure humaine et quel est cet oiseau gris-noir ? Deux possibilités. Une positive et optimiste : l'homme est Adam, et l'oiseau, l'Esprit de Dieu qui plane sur les eaux. Mais je tendrai plutôt vers une explication négative et pessimiste : l'homme est l'ange déchu (Lucifer, le plus beau des anges qui se rebella contre le Seigneur et fut maudit comme le relate le passage d'*Ez 28, 17-18* à propos du roi de Tyr, possédé par le diable) et l'oiseau est le paradisier superbe, dont le plumage, le plus noir au monde, absorbe l'énergie de la lumière, comme les ténèbres...

LA VOCATION DE MOÏSE

« *Va, je suis avec toi* » : manifestement, c'est le buisson ardent qui se présente à nous, rougeoyant autour d'une fleur blanche désignant la présence divine : « *Je suis* ». Le buisson brûle sans se consumer, gardant ses branches vertes. L'ensemble est proposé comme une évocation de l'ostensoir solaire entourant la blanche hostie, présence réelle de Jésus au milieu de son peuple. Derrière, très haut, mais joignable par l'escalier, et entouré de nuées violettes, le mont Horeb, sur lequel Moïse rencontre le Seigneur pour la première fois. Missionné par l'Éternel pour aller délivrer son peuple esclave en Égypte, « *Va* », Moïse reçoit l'assurance de la présence divine à ses côtés au-delà de cette vocation. C'est sur cette montagne que le peuple libéré rendra un culte au Seigneur. (*Exode 3, 1-14*)



Création.

LA FOI

« *Que demandez-vous à l'Église ? La Foi.* » C'est la traduction de l'inscription basque de ce vitrail. C'est aussi la question préliminaire de la célébration du baptême. Dans *l'Évangile selon saint Matthieu*, Jésus parle de la foi comme d'une petite graine de moutarde qui devient un arbre où viennent s'établir les oiseaux. Ici, les premières lettres grecques du chrisme (le Chi (X) et le Rho (P)) identifient l'arbre à Jésus le Christ, au-dessus duquel l'Esprit-Saint demeure, comme la colombe.



La Vocation de Moïse.



La foi.



La Croix.



L'Eucharistie.



La Vierge Marie.

LA CROIX

« De la crèche au crucifiement, Dieu nous livre un profond mystère » pourrait être aussi le titre de ce vitrail. Tiré du cantique *Il est né le divin enfant*, le parcours de Jésus de Nazareth, l'enfant né à Bethléem, apparaît ici avec clarté : il doit être crucifié pour ressusciter d'entre les morts. Les bras de Marie, vêtue de bleu, tiennent l'enfant ; elle était aussi présente au pied de la croix lorsque le corps de son fils lui a été remis. L'axe de la croix est enveloppé des ténèbres qui se firent à partir de midi, le Vendredi-saint, ainsi que du soleil et de la lune au-dessus de l'écriteau INRI (*Jesus Nazarenus Rex Iudaeorum*, Jésus de Nazareth, Roi des Juifs). Le long du tronc, une palme de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem (dimanche des Rameaux) évoque la fugacité et la vanité des gloires de ce monde, alors qu'un soleil portant un triangle peut souligner la dimension trinitaire de l'événement : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ». À moins que l'artiste n'ait voulu évoquer d'autres victimes innocentes, incinérées, et reconnaissables au triangle rose ?

L'EUCCHARISTIE

Ce vitrail fait parler l'Eucharistie. Un panier garni de raisin, de blé et d'une carafe de vin est présenté en offrande par les mains du croyant, apte à transformer les fruits de la nature en produits utiles à l'homme, comme le pain ou le vin. Au centre de la composition, une coupe à laquelle s'abreuvent deux colombes, de part et d'autre d'une croix blanche. Lors de la présentation de Jésus au Temple, deux colombes furent offertes en sacrifice à Dieu, gardant sauve la vie de l'enfant premier-né, selon la coutume des Juifs. Le calice contient le précieux sang du Christ, reconnaissable dans l'Esprit. La main du prêtre consacre le pain en corps du Christ et le vin en son Sang. Telles cinq fleurs, les cinq plaies du Christ traduisent la souffrance du corps du crucifié, glorifié dans le pain de l'Eucharistie, porté en adoration dans l'ostensoir en forme de soleil.

LA VIERGE MARIE

La Vierge Marie en gloire dans ce vitrail s'inspire de la femme de l'*Apocalypse* (12, 1-6). On reconnaît le manteau de soleil, la lune sous les pieds, la couronne d'étoiles, illustrée ici en un diadème de rais de soleil, la queue rouge du dragon qui précipite les étoiles sur la terre, et bien sûr l'enfant que le monstre veut dévorer. L'arbre de Jessé dit l'origine royale du descendant de David. La fleur de lys des vallées et le monogramme M, posés sur le sable beige, sont autant de signes de l'assistance spirituelle de Marie, placés à l'endroit où, toujours selon l'*Apocalypse*, le dragon se poste en embuscade pour faire la guerre à ceux qui observent les commandements (Ap 12, 17-18) ;
[Abbé Lionel Landart]

Oh, pardon !

« *Je tiens particulièrement à m'excuser...* » a-t-on entendu il y a encore quelques jours dans les médias relayant la déclaration d'une responsable (mais « *pas coupable* » ?) survenue au lendemain d'un drame. Si l'intention est louable – notez l'emploi de l'adverbe insistant, et de la locution « *tenir à* », indiquant le désir de la personne qui parle de démontrer sa bonne volonté – il n'en demeure pas moins que la formule est incorrecte, trahissant peut-être une émotion contenue, ou simplement – hélas ! – un usage de plus en plus fréquent, bien qu'erroné, de l'une des nombreuses expressions de demande de pardon.

Cela m'a renvoyée quelques décennies en arrière, en classe de français, dans laquelle une élève arrivant en retard s'était exclamée : « *Je m'excuse, Monsieur !* ». Avec une pointe d'ironie, le professeur avait rétorqué : « *On ne s'excuse pas soi-même, Mademoiselle !* ».

Combien de fois néanmoins n'entend-on pas ce « *Je m'excuse* » en lieu et place d'un simple « *Pardon !* », qui pourrait assurément faire l'affaire, pour peu qu'il porte la bonne intention : celle d'une demande, et non comme une manière inconsciente de se pardonner en effet soi-même ; le mot (« magique », disait-on parfois aux enfants à qui l'on essayait d'apprendre la politesse et les bonnes manières) étant lâché, cela suffira bien ! Pourtant, rien ne dit que la personne à qui il s'adresse ait compris cela comme une demande de pardon... là où un modeste, mais efficace, « *je suis (vraiment) désolé* » aurait montré en revanche, et à minima, un regret sincère.

Mais retournons à la classe de français : en voulant se reprendre, l'élève lança alors un « *Excusez-moi !* » qui s'ensuivit de cette

réponse un peu plus cinglante de l'enseignant : « *On n'intime pas davantage un ordre pour présenter ses excuses !* » La malheureuse au visage devenu écarlate essaya de se faire oublier tandis que nous, camarades ô combien compatissants, n'oublîâmes jamais la leçon... Si j'en crois le nombre incalculable des « *excusez-moi !* », ou « *pardonnez-moi !* » entendus, aux différentes intensités de ton suivant les situations ou le niveau d'agacement parfois, je regrette que ladite leçon n'ait été davantage relayée !

Et que dire des « *Pardon, mais...* » que d'aucuns emploient en guise de début de réponse – la formule servant davantage d'ailleurs à faire taire son interlocuteur en l'interrompant, qu'à lui présenter ses excuses –, ou des agressifs « *Je vous demande pardon ?* » ou « *Pardon ???* », qui ne sont qu'une demande de reformulation de ce qui vient d'être dit, ou qui indiquent déjà le caractère offensant de ce qui a été dit ou, parfois encore, qui permettent à celui qui en use de gagner du temps pour préparer sa réponse ?

Force est de constater qu'inconsciemment – ou pas ! –, la bonne intention n'y est pas : l'on emploie des formules, dites « de politesse », qui non seulement ont perdu leur sens premier mais servent bien d'autres desseins, et je laisse ici le soin aux divers spécialistes d'analyser ces pratiques.

En revanche, il me semble que ce n'est pas seulement par amour de la langue française que l'on relève ces erreurs, que je considère comme des abus de langage, à moins qu'elles ne témoignent aussi d'une réelle difficulté à demander pardon ?

Je terminerai en ajoutant que c'est aussi au cours des séances de catéchisme que le sens du pardon a été révélé à l'élève que j'étais : celui que le Christ a donné (« *Va, et ne pêche plus* ») et encouragé à donner (« *soixante-dix fois sept fois* »), celui pour lequel Il a donné sa vie (« *pour le pardon des péchés* »), celui que l'on demande humblement (et que l'on n'exige pas !), celui que l'on essaie toute une vie durant d'apprendre à donner... comme à recevoir...

Alors, pour toutes ces chipoteries, je vous prie de bien vouloir m'excuser !

[Natacha Moulian]

PAROISSE SAINT-PIERRE DE L'OcéAN SAINT-JEAN-DE-LUZ

• Du 24 au 30 juin - **Pèlerinage paroissial sur les traces des saints François & Claire d'Assise, Carlo Acutis et Padre Pio**, accompagné par l'abbé François de Mesmay.

Inscriptions déjà sur liste d'attente (Secrétariat paroissial : 05 59 26 08 81)

• 24 mai - **Dimanche de Pentecôte : messe Andalouse**

Saint-Jean-de-Luz (10h30)

• 30 mai - **Sacrement de Confirmation des Collégiens**

Saint-Jean-de-Luz (18h30)

• 31 mai - **Premières Communions**

Ciboure et Urrugne

• 7 juin

Fête Dieu et Premières Communions

Saint-Jean-de-Luz (10h30)

• 13 juin - **Sacrement de Confirmation des enfants de CM1**

Saint-Jean-de-Luz (16h30)

• 21 juin - **Fêtes de la Saint-Jean : messe**

Saint-Jean-de-Luz (10h)

PAROISSE SAINT-JEAN BAPTISTE DE L'UHABIA ARCANGUES

DEUX SORTIES PAROISSIALES AVEC LES BEAUX JOURS

• **Mardi 21 avril** : basilique de Buglose, maison natale de saint Vincent de Paul et découverte de Dax (restaurant La Fabrique, Cathédrale, centre-ville, etc.) Départ à 7h30 du parking du bourg d'Arcangues, retour pour 19h15. **50 €**. Inscriptions avant le 15 avril : 05 59 43 12 65

• **Lundi 22 à samedi 27 juin** : pèlerinage en Vendée. Trois jours au Puy du Fou, St-Laurent/Sèvre, les Rinfillières, abbaye de la Grainetière. Départ à 7h30 du parking du bourg d'Arcangues, les repas de midi sont à la charge de chacun. Attention : une bonne condition physique sera nécessaire pour ce pèlerinage (marches, temps en extérieur, station debout, files d'attente, etc.). **990 €**. Renseignements et inscriptions avant le 7 avril, 30 pèlerins seulement : 05 59 43 12 65.

Saints du calendrier et leurs dictons naturels

Ils sont comme autant de refrains pleins de bon sens populaire, avec leur lot de constatation et de mises en garde. Les dictons des saints du calendrier font renaître en nous la culture de la terre et l'âme du paysan. Ils entretiennent la mémoire des saisons par leur répétition en même temps qu'ils nous enseignent à ouvrir l'œil sur la nature qui nous entoure.

Avril

- 1 Pluie de Saint-Hugues (1^{er} avril) à Sainte-Sophie (25 mai) remplit les granges et les barils.
- 2 À la Sainte-Théodosie, la rose est la fleur choisie.
- 5 À la Sainte-Irène s'il fait beau, il y aura moins de vin que d'eau.
- 6 Au jour de Sainte-Prudence, s'il pleut, s'il vente, peu après le mouton danse.
- 10 À Sainte-Waudru (9 avril) et Saint-Macaire (10 février), on revoit les giboulées d'hiver.
- 12 À Saint-Jules, les sansonnets tiennent ménages dans les clochers.
- 14 Si Saint-Lambert est pluvieux, suivent neuf jours dangereux.
- 15 Quand de Saint-Paterne vient la saison, la chaleur vient pour de bon.
- 16 Saint-Druon pluvieux, an fromenteux.
- 20 À Sainte-Théodore, fleurit le bouton d'or.
- 21 À Saint-Anselme, dernières fleurs sème.
- 22 Pour Saint-Agapit, si tu ne veux pas suer, enlève tes habits.
- 23 À la Saint-Georges sème ton orge, à la Saint-Marc il sera trop tard. S'il pleut à la Saint-Georges, il n'y a ni cerises ni prunes (Ardennes).
- 25 Entre Georges (32 mai) et Marquet (Marc, 25 mars), un jour de l'hiver se met.
- 27 Souvent, la Saint-Amédée est de mars la plus belle journée.
- 30 À la Saint-Robert, tout arbre est vert.

Mai

- 2 C'est à la Saint-Antonin que vend son vin le malin.
- 3 Si Saint-Jacques l'apôtre pleure, bien peu de glands il demeure...
- 8 À la Saint-Arsène, mets au sec tes graines.
- 9 Attention, le premier des saints de glace, souvent tu en gardes la trace.
- 12 Saint-Pancrace, Gervais et Boniface apportent souvent la glace. (« Saints de Glace »)
- 13 Avant Saint-Servais, point d'été, après Saint-Servais, plus de gelée.
- 14 Saint-Mathias casse la glace, mais s'il n'en trouve pas il faut bien qu'il en fasse.
- 15 À la Sainte-Denise s'arrête la bise.
- 16 À la mi-mai queue de l'hiver, Saint-Honoré que de pois verts.
- 17 Tonnerre de Saint-Pascal, sans grêle, ce n'est pas un mal.
- 19 S'il pleut à la Saint-Urbain, c'est quarante jours de pluie en chemin.
- 22 À Sainte-Émilie, luzerne à pleine faucille.
- 23 Qui sème des haricots à la Saint-Didier les récoltera par poignées (Deux-Sèvres).
- 25 Pluie de Saint-Hugues (1^{er} avril) à Sainte-Sophie (25 mai) remplit les granges et les barils.
- 26 Quand il pleut à la Saint-Philippe, le pauvre n'a pas besoin du riche.
- 29 À la Saint-Gérard, la récolte est encore au hasard.
- 31 S'il pleut le jour de Sainte-Pétronille, le blé diminue jusqu'à la faucille.

Juin

- 2 À la Saint-Pothin, bonhomme, sème ton sarrasin.
- 4 À la Sainte-Clotilde, de fleur en buisson, abeille butine à foison.
- 6 Les bains que prend Saint-Norbert inondent la terre.
- 8 S'il pleut pour la Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard sauf si Saint-Barnabé lui coupe l'herbe sous le pied.
- 10 À la Saint-Landry, s'il tonne restera vide la tonne.
- 11 S'il pleut à la Saint-Médard et que la Saint-Barnabé ne lui coupe le pied, il pleut quarante jours plus tard.
- 13 Qui sème sa salade à Saint-Antoine en a comme la barbe d'un moine.
- 15 Soleil à la Sainte-Germaine, beau temps pour toute la semaine...
- 16 Pluie de Saint-Aurélien, belle avoine et mauvais foin.
- 18 Pluie de Saint-Léonce pour trente jours s'annonce.
- 19 Saint-Gervais quand il est beau, tire Saint-Médard de l'eau.
- 20 Pluie d'orage à la Saint-Silvère, c'est beaucoup de vin dans le verre.
- 22 À la Saint-Alban, on peut poser ses vêtements.
- 23 Eau de Saint-Jean, peu de vin et pas de froment. (Poitou)
- 25 S'il fait beau à la Saint-Guillaume, auras du blé plus que de chaume.
- 29 De Saint-Paul la claire journée nous dénote une bonne année.



GARAGE ANTAO

DACIA



Réparations
toutes marques

Carrosserie
Peinture
Pneumatiques
Climatisation
Location voiture
Cartes grises et plaques

Vente neuf • Occasions toutes marques

RD 918 • ZAC de Lizardia • 64310 **Saint-Pée-sur-Nivelle**
05 59 54 10 20 • www.garage-renault-antao.com



EGUIAZABAL

1923

Cave & Bar à vin

3, route de Béhobie - 64700 Hendaye
www.eguiazabal.com - **05 59 48 20 10**

École Bilingue Saint François Xavier

San Frantses Xabier • Elebidun Eskola

64122 URRUGNE • URRUÑA
05 59 54 60 92
st-f-xavier@orange.fr

Quincaillerie • Droguerie
Ménage

Debié

36, rue Gambetta
64500 **Saint-Jean-de-Luz**
Tél./Fax : **05 59 26 19 69**



Collège Sainte Marie Doña Maria Kolegioa

Collège mennaisien
www.clgsaintemarie.fr

Projets scientifiques, linguistiques, artistiques, sportifs • Dispositif Ulis
Filière classique (langues : anglais, allemand, espagnol) • basque en option
Filière bilingue basque/français + langues anglais, espagnol, allemand
Option bilingue dès la 6^e

05 59 26 20 35 • secretariat@clgsaintemarie.fr
30, rue Saint-Jacques • 64500 **Saint-Jean-de-Luz**

SAINTE FAMILLE D'URQUIJO

Projets artistiques et culturels
École numérique
Apprentissage de l'anglais
classes européennes • Dispositif ULIS



www.urquijo.fr

Urttiki : enfants de 2/3 ans
École Maternelle : unilingue,
bilingue basque/français, immersion basque
École Élémentaire : unilingue ou bilingue basque/français

05 59 26 06 22 • saintjoseph.ecole@wanadoo.fr
11, rue Marcel Hiribarren • 64500 **Saint-Jean-de-Luz**



COLLEGE-LYCEE PRIVES
SAINT THOMAS D'AQUIN

10, rue Biscarbidea • 64500 **Saint-Jean-de-Luz**
Tél. **05 59 51 32 50**

contact@stthomasdaquin.fr
www.stthomasdaquin.fr

ÉCOLE SAINT-JOSEPH 05 59 54 17 58

Maternelle et élémentaire
Filière monolingue et bilingue basque

SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE
ecole.saint-joseph649@orange.fr

COLLÈGE ARRETxea KOLEGIOA

SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE

Collège d'enseignement général de la 6^e à la 3^e

LV 1 : ANGLAIS / ESPAGNOL

LV 2 : ESPAGNOL / ANGLAIS

SECTION BILINGUE BASQUE / FRANÇAIS



05 59 54 13 30

college.arretxea@gmail.com



Les fleurs qui colorent la vie

OUVERT
TOUS LES JOURS
de 8h30 à 20h30
DIMANCHE
de 8h30 à 14h30

Deuil • Mariage • Compositions florales
Vente à distance • Livraison à domicile
Interflora • Florajet

29, bd Général de Gaulle • 64700 Hendaye
contact@coclico64.fr • **05 59 20 14 00** • **06 89 14 61 59**

HABITAT



SERVICES

Jean-Pierre Elizagoyen
05 59 85 30 72

VITRERIE • MIROITERIE

Tout vitrage à la découpe
Remplacement de casse

MENUISERIE

Menuiserie Alu - Bois - PVC

VOLETS ROULANTS • STORES

840, RD 810 - 64122 Urrugne - elizago64@orange.fr